



Albert Cossery

Rencontre avec un écrivain qui, à 92 ans, affirme que la littérature est la seule chose à prendre au sérieux.

Page 12.

Culture juive

Un livre fondamental de Jean Baumgarten sur la naissance du hassidisme. Deux essais de Moshé Halbertal et Anita Shapira. Essais. Page 8.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 13 janvier 2006

JEAN ECHENOZ, RAVEL, LE ROMAN ET SES SORTILÈGES



Le récit des dernières années du célèbre compositeur ? Beaucoup plus, un véritable roman. Le dixième d'un écrivain au mieux de sa forme. Littératures. Page 3.

Alessandro Baricco

L'auteur de « Soie » s'est lancé dans la réécriture d'Homère. Une manière originale d'inscrire « L'Iliade » dans l'actualité contemporaine. Littératures. Page 4

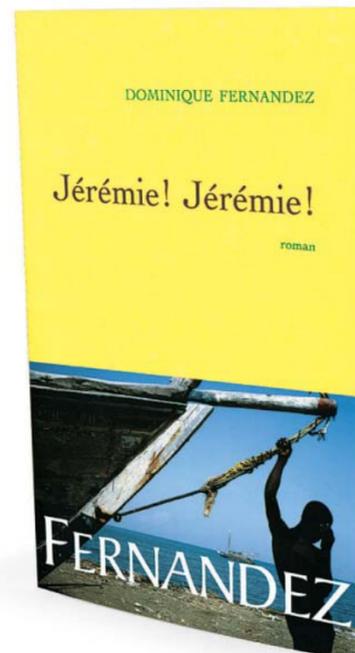
Romans policiers

« L'Homme sans passé », la suite des aventures du détective Elvis Cole. « Des morts qui dérangent », de Paco Ignacio Taibo II et du sous-commandant Marcos. Policiers. Page 10

Sociologie

Un siècle après les travaux fondateurs d'Emile Durkheim, Christian Baudelot et Roger Establet proposent une nouvelle sociologie du suicide. Essais. Page 7.

Dominique
Fernandez



JÉRÉMIE ! JÉRÉMIE !

Grasset

Contributions

OLIVIER PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, professeur à l'université de Bretagne-Sud (Lorient). Il a publié, en 2004 chez Gallimard, *Les Traités négrières. Essai d'histoire globale* (prix du livre d'histoire du Sénat).

DOMINIQUE BOUREL, directeur de recherche au CNRS, chargé de conférence à l'École pratique des Hautes Etudes, IV^e section, Paris, auteur de *Moses Mendelssohn. La Naissance du judaïsme moderne* (Gallimard, 2004).

NICOLE LAPIERRE, sociologue, directeur de recherche à l'EHESS, directrice de la collection « Un ordre d'idées » où elle a publié, en 2004, *Pensons ailleurs*.

MAURICE SARTRE, professeur d'histoire ancienne à l'université François-Rabelais de Tours, publiera en février au Seuil, *Histoires grecques*.

Précision

Le projet d'œuvres complètes d'Emmanuel Levinas conduit par son fils, Michaël Levinas, qui détient le droit moral sur l'œuvre (« Le Monde des livres » du 6 janvier), associe les éditions de Minuit à Vrin et aux PUF. Le communiqué publié par les trois éditeurs et par Michaël Levinas précise que ce projet implique « l'accord sur le plan juridique de tous les ayants droit » du philosophe et « repose au plan scientifique sur l'engagement d'un comité universitaire indépendant ».

Fondateur de « L'Autre Journal », Michel Butel évoque la rencontre de Marguerite Duras avec François Mitterrand

Rendez-vous manqué

Michel Butel

1. Elle, Marguerite Duras

Duras aime avec rage, avec innocence, aime sans pudeur, aime au désespoir, aime jusqu'à se consumer, à consumer ce qu'elle aime, ceux qu'elle aime.

Elle aime la famille, sa terrible famille ravagée, ravageuse. Elle aime la résistance, sa folle jeunesse, le jeu tragique. Elle aime l'après-guerre, il y eut les fêtes, elle devenait écrivain. Elle aime l'amitié, la vie sembla parfois immense. Elle aime l'amour, elle aime l'état dans lequel l'amour la laissait. Elle aime l'amour fou qui n'est pas l'amour. Elle aime la nuit parce qu'elle exagère le jour. Elle aime la folie, elle aime crier. Elle aime le communisme, elle aime se tromper. Elle aime les juifs. Elle aime le peuple, elle aime les pauvres, elle aime les personnes de rien. Elle aime l'argent – le faux ami –, elle aime la célébrité. Elle aime la vie de rien du tout, les maisons, les cuisines dans les maisons, les jardins, les arbres et la mer. Elle aime parler, elle aime rire, elle aime le vin. Elle aime les voyous. Elle aime le désir, quand la mort vous monte au visage. Elle aime toutes les choses idiotes qui sont d'une beauté fatale, elle aime les chansons, elle aime les journaux. Elle aime le téléphone la nuit. Elle aime les voix – l'aimant des voix. Elle aime les actrices, elle aime les prostituées – elle aime leur paradis. Elle aime le cinéma – les fantômes éternels. Elle aime le théâtre – les textes y sont des fantômes. Elle aime la musique. Elle aime les livres – les lampes dans l'obscur. Elle aime les écrivains – les visiteurs. Elle aime les mots – les nuages, et elle aime la feuille blanche – le ciel, là, sur la table. Elle aime la langue française, sa douceur, sa splendeur. Elle aime écrire.

2. Lui, François Mitterrand

François Mitterrand aime le héros d'un livre que lui seul connaissait, le roman non écrit de la vie de François Mitterrand. En chacun des personnages, il retrouvait un peu de François Mitterrand. Il aimait donc tout le monde. Ou, du moins, il comprenait, il admettait tout le monde.

D'une façon plus énigmatique et plus cruelle, François Mitterrand abhorrait, méprisait, le héros d'un livre que lui seul connaissait, la saga inédite de la vie de François Mitterrand. En chacune des personnes rencontrées ou croisées, il découvrait avec aversion quelque chose de François Mitterrand.

Ce double mouvement par lequel il



François Mitterrand et Marguerite Duras. MARIE-LAURE DE DECKER/GAMMA

acquiesçait à un monde auquel il se dérobaît, en même temps qu'il affrontait un monde auquel il adhérerait, ce mouvement d'assentiment et de contrariété inextricablement liés, le conduisit à en faire l'aveu alors qu'il le dissimulait, habitant sa confiance permanente comme il hantait son si profond secret. Ainsi le plus normal d'entre les Français eut le destin le plus singulier de tous les Français. Ainsi François Mitterrand fut-il toujours l'acteur qui doublait François Mitterrand, qui le doublait dans sa propre langue, avec cette infime et perpétuel décalage qui troublait, alertait, inquiétait.

3. Nous, L'Autre Journal

J'ai créé *L'Autre Journal* en décembre 1984. Je l'ai inventé. Je n'ai pas « lancé un journal », je l'ai inventé. J'ai imaginé son titre. J'ai imaginé son format, ses rubriques. Son équipe. Ses rédacteurs qui n'étaient pas tous journalistes. Son sommaire. La couverture de son premier numéro (un tigre surgit d'un rêve, sans légende).

L'époque était triste, moins qu'aujourd'hui. Le monde était féroce, moins qu'aujourd'hui. L'argent était cruel, moins qu'aujourd'hui. La gauche était de droite, moins qu'aujourd'hui. Les Etats-Unis inspiraient crainte et répulsion, moins qu'aujourd'hui. Les islamistes semaient la terreur, moins qu'aujourd'hui. Le sida assassinait, moins qu'aujourd'hui.

Gilles Deleuze, Jérôme Lindon, Samuel Beckett étaient vivants. Marlon Brando, Orson Welles, Serge Gainsbourg aussi, et tant d'autres, dont la mort amenuise la vie qui nous reste. Et tant de voix

devenues voix errant dans nos mémoires.

Autour de moi, auprès de moi, en ce temps-là, le génie de l'amitié, de la confiance, de la droiture, de la pensée discordante, avait rassemblé les uns et les autres. Nous fêtions les anniversaires, les bouclages, les épreuves traversées, les dures interruptions. La vie universelle de chacun, la vie intime du monde circulait dans nos pages.

4. Nous autres

A l'été 1985, j'ai voulu réunir leurs voix, leurs paroles. J'ai joué au jeu du messager. J'ai cru au miracle de l'hospitalité. Nous étions les hôtes. Nous leur avons dit : « Vous, Marguerite Duras et François Mitterrand qui entrez dans cette maison, *L'Autre Journal*, retrouvez votre jeunesse. »

Leur jeunesse, c'était une immense et tragique récréation, les années de la Résistance. Leur jeunesse, c'étaient des corps faits pour danser, qu'à tout moment la peur pouvait distraire de cette joie. Leur jeunesse c'était une exclamation, qu'à tout moment un silence de mort pouvait interrompre. Leur jeunesse, ce fut cette faiblesse invincible, qui pouvait être vaincue à tout instant.

Leur jeunesse, c'était l'amitié qui ne veut pas de paroles. Leur jeunesse, ce fut le secret qui ne se connaît aucun ami. Leur jeunesse, ce fut l'extrême confiance qui se méfie. Leur jeunesse, ce fut la langue française, mais il ne fallait pas prononcer un seul mot, un mot c'était un nom, un nom c'était un mot de trop.

Et ce terrible traitement que l'Histoire fit subir à la langue commune, cette usage si anxieux de la langue commune, du temps de l'abandon toujours contrarié,

de la confiance toujours trahie, il accrût, il aggrava, il exagéra sans doute leur fol amour de la parole qui avait été menacée mais qui avait survécu, leur fol amour du texte, de la phrase, du simple mot.

5. Mais...

Mais le temps avait usé la corde qui les reliait au monde depuis un demi-siècle, la corde qu'ils avaient tenue pourtant plus fermement que tant d'autres.

Sans doute, après la victoire de 1981, sa main fut-elle moins attentive et la corde glissa petit à petit.

Sans doute, après le triomphe de *L'Amant*, sa main desserra-t-elle son emprise et la corde glissa petit à petit.

Lui comme elle furent dorénavant d'autres personnes, qui s'absentaient sans que quiconque s'en aperçût dans les débuts. Deux personnes qui attendaient la mort. A leur façon. Il avait affronté l'Histoire, il y avait cherché sa place. Elle avait affronté la Littérature, y cherchant sa place.

Maintenant, distraits du monde, mais non d'eux-mêmes, apparemment sereins, mais en vérité dons Juans masculin et féminin réunis dans la crainte panique de l'imprévisible absent, du convive fameux qui s'invite à l'heure inconnue.

6. Encore...

Puis il fut un gisant épuisé. Et il mourut.

Elle fut carbonisée. Ne fut plus qu'un minuscule amas de cendres vivantes. Et elle mourut.

Et nous ? Nous avons vécu désunis, dispersés, les jours et les mois qui ont mené le XX^e siècle à verser dans celui-ci, chevaux fourbus, charrettes culbutées, roues devenues folles. Et nous, qui cherchons à nous mettre debout, nous nous étonnons d'être vivants.

Les entretiens de Marguerite Duras avec François Mitterrand viennent d'être publiés sous le titre *Le Bureau de poste de la rue Dupin et autres entretiens*. (Gallimard, 166 p., 12,83 €. *Le Monde* du 11 janvier)

Michel Butel est poète et romancier (Internet : lautrejournal.over-blog.com et lautrejournal.net).

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :

mondedeslivres@lemonde.fr

par la poste :
Le Monde des livres,
80, boulevard Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13

REVUES

« Conférence », « La NRF » et trois dossiers sur des écrivains

« Il y a dans ce livre des plongées merveilleuses, des chemins jamais explorés. »

Le Figaro Magazine

« Un exercice de haute volée. »

Psychologies magazine

« Dans l'inconscient de Mitterrand. »

Le Monde

DEUX FOIS PAR AN, dans une présentation d'une austère sobriété, la revue *Conférence*, dirigée par Christophe Carraud, offre un ensemble de textes d'une richesse et d'une abondance très remarquables. Dédié à la « parole vivante », chaque numéro s'apparente à un fort volume sur papier bible de « mélanges ». Littérature, de prose et de poésie, philosophie, textes d'auteurs anciens et modernes, inédits, nouvelles alternent avec des cahiers d'images, reproductions de dessins ou d'œuvres gravées – ici, pour le numéro de l'automne, Pierre Bonnard et Pierre Skira. Un thème, sur une ou plusieurs livraisons, sert de fronton – ici « La vie comme voyage II ». On ne peut tout citer de ce dernier numéro qui rassemble quelques pierres précieuses, tel ce poème de Constantin Cavafis, « Seconde Odyssée », ou le « Testament » et des « Prières » de Pétrarque – avec saint Augustin, également présent dans ce numéro sous la forme de deux sermons inédits en français, c'est l'un des auteurs les plus prisés de *Conférence*. On lira également, des textes de Günther Anders, de Claude-Louis Combet sur « l'abandon par les mots, le retrait du désir d'expression », deux précieux inédits

de Paul Claudel, dont une superbe méditation autour d'une gravure de Fragonard sur la lecture, un magnifique échange de lettres entre la philosophe Rachel Bepaloff et le jésuite Gaston Fessard, un autre entre René Char et Jean Mambriño, et enfin une « confession » d'un autre jésuite, le père Xavier Tilliette. Avec cette énumération, le sommaire est loin d'être épuisé.

Conférence (n° 21, automne 2005, 764 p., 25, rue des Moines, 77100 Meaux, 27 €).

La Nouvelle Revue française rend hommage, dans son numéro de janvier, aux lettres d'Haïti. Lyonel Trouillot, qui présente ce riche dossier, écrit : « *Ecrire, c'est sortir. Je ne sors jamais sans mon île. Chaque mot venant me rappeler qu'ici rien ne nous fut donné. Ni le pain de ce jour, ni une place dans l'Histoire, ni la tranquillité de se nommer soi-même.* » Beaucoup de noms, la plupart inconnus, dont certains que l'on voudrait ne pas oublier trop vite. Dans le même numéro, signalons la contribution de Stéphane Audeguy, auteur, l'an dernier, d'un premier roman justement remarqué, *La Théorie des nuages*

(Gallimard). Sous le titre « In memoriam », il s'agit de brefs descriptifs des circonstances de la mort de quelques personnages célèbres, à la manière de Félix Fénéon. Au moment où tout est joué et où le rire se fige... *La NRF* (n° 576, janvier, Gallimard, 16 €).

Trois numéros de revue consacrent des dossiers à des écrivains ou philosophes.

Marcel Cohen d'abord, que *Le Préau des collines* a bien raison de mettre à l'honneur. Auteur de plusieurs recueils de nouvelles, chez Gallimard et chez Michel Chandeigne. Vies concentrées, anonymes et invisibles, rapportées dans une prose parfaite, avec une extrême précision de l'écriture. « *Lorsque seuls les mots conservent un peu de réalité (...), ils peuvant, à volonté, inoculer la rage ou la guérir.* » Outre un choix critique, on trouvera dans cette publication, plusieurs inédits et une bibliographie.

Le Préau des collines (n° 7, 154, rue Oberkampf, 12 €).

Intervallles, « revue culturelle du Jura bernois et de Bienne » a rassemblé, sous la direction de Patrick Amstutz, un passionnant

dossier sur le poète suisse d'expression française Francis Giauque, qui se suicida en 1965 à l'âge de 31 ans. Entièrement posthume, publiée grâce notamment à Georges Haldas – une édition complète a récemment paru aux éditions de l'Aire, à Vevey (diffusion en France, Maison du livre de Franche-Comté, Besançon) – cette œuvre, poétique et en prose, est entièrement tissée de désespoir et de lucidité douloureuse. *Intervallles* (n° 73, 2515 Prêles, Suisse, 20 FS).

Le philosophe et poète Jean-Louis Chrétien, qui a publié récemment un essai sur le *Cantique des Cantiques* (*Symbolique du corps. La tradition chrétienne du Cantique des Cantiques*, PUF, 312 p., 39 €), est l'objet d'un dossier, dirigé par Jérôme de Gramont, dans la huitième livraison de la revue *Nunc*. Outre des poèmes, le texte d'une conférence et un entretien, ce cahier comportent des études prenant en compte toutes les dimensions d'une œuvre déjà riche de plus de vingt volumes.

Nunc (n° 8, éd. de Corlevour, 97, rue Henri-Barbusse, 92110 Clichy, 19 €).

Jean Echenoz, maître du temps

Un roman, un véritable roman, gorgé de vie et de mort, d'inquiétude, de mystère et de fantaisie, dont le héros est un compositeur français célèbre, Maurice Ravel

Par quels artifices, par quels détours, en littérature, restituer la « vraie vie » ? Etant entendu que le réalisme et le naturalisme ont, il y a longtemps déjà, prouvé leur impuissance. Mais de cette vie l'écrivain peut aussi choisir de s'éloigner. Ou bien il peut la réinventer d'après ses vues, la modeler selon ses vœux, jeter sur elle une lumière noire, la railler, l'offenser. Et tout aussi bien prétendre la réenchâter avec des fleurs artificielles, des émotions de pacotille et des sentiments sans épaisseur. Tout est permis. Et donc aussi de considérer que le réel, qui donne poids et consistance à l'existence, n'a pas été épuisé, qu'il mérite encore attention. Même si, depuis quelque temps, il s'est chargé d'incertitudes, de tremblements.

Jean Echenoz appartient de plein droit à l'ère du soupçon et du tremblement. C'est son terreau, son pays, son horizon. Quand il a commencé à publier, à la fin des années 1970, le temps des expérimentations et des systèmes s'essouffait. On était fatigué, on n'y croyait plus. Quant à la théorie, elle collait de plus en plus mal au

RAVEL
de Jean Echenoz

Ed. de Minuit,
124 p., 12 €.

réel. Fallait-il dire adieu au roman ? On cherchait donc des moyens d'évasion, d'autres perspectives. Echenoz est parti à la découverte des siennes, sans quitter l'espace du roman. Voyageur assez solitaire mais pas du tout naïf, lecteur de Raymond Roussel et de Gustave Flaubert (pour ne citer qu'eux), il a détourné quelques conventions en usage dans le roman d'aventure, d'espionnage ou d'apprentissage, dans le récit sentimental, etc. A l'enseigne de Minuit, c'est-à-dire aussi bien à celle de Jérôme Lindon que de Samuel Beckett, il a ainsi construit son monde, non pas en réaction ou à l'écart de l'ordinaire, mais comme dissimulé entre les lignes de celui-ci. Il a surtout inventé sa « méthode ». Et aussi, c'est important et précieux, une certaine manière – comment dire ? modeste, attentive, ironique... – de se présenter, de parler de ses livres.

Horloger-grammairien

Son dixième roman, *Ravel*, prouve avec éclat, et surtout d'une manière assez inattendue pour qui a pris l'habitude de lire, de s'installer dans ces histoires concoctées avec une minutie d'horloger-grammairien, qu'il n'avait pas encore ouvert toutes les portes, que les res-

sources de cette « vraie vie » (on y revient) n'étaient pas épuisées. Et que son art impeccable d'écrire est toujours aussi plein de souplesse, de finesse et de promesses.

Quand il rêve ou galèze, quand il ironise ou éprouve de l'angoisse, Jean Echenoz ne perd pas de vue cette vie concrète, la sienne, la nôtre, celle du premier venu surtout, de l'homme sans qualités. Même s'il la sait parfaitement insaisissable. Même s'il expérimente à tous les instants la légèreté de l'objet dont on peut se saisir, comparée à l'énorme masse de celui qui échappe toujours.

Des qualités, Maurice Ravel, musicien français, né à Cibourne (Basses-Pyrénées) le 7 mars 1875, mort à Paris le 28 décembre 1937, en a d'éminentes, de reconnues et dûment répertoriées. L'auteur ne les a nullement omises ou banalisées. Il est bien là le musicien de génie qui, à la mort de Debussy en 1918, est devenu la grande figure de la musique française. Il est adulé – même s'il a raté quatre fois le prix de Rome –, invité et joué partout. Là également, son époque, ses amis, son frère. Là enfin, son apparence, ses traits de caractère, les Gauloises qu'il fume sans cesse, ses manies de célibataire, ses insomnies, ses costumes, cravates et pochettes, « ses chaussures vernies sans lesquelles il n'est rien », les voitures, les paquebots... Oui, tout est là, scrupuleusement décrit, nommé ; accordons à l'auteur, sur ce plan, une confiance illimitée : type de locomotive, turbine de bateau, modèle automobile... Mais nous ne sommes pas dans une biographie romancée du musicien, même pas celle des dernières années de sa vie, auxquelles Echenoz s'est attaché avec une sorte d'empathie et de distance interrogative – un peu comme s'il se regardait lui-même.

Alors où sommes-nous ?

Reprenons. Dans un roman dont le personnage central est un grand compositeur français connu, au moins de répu-

Portrait de l'artiste

« Il est à cinquante-deux ans au sommet de sa gloire, il partage avec Stravinsky le rôle de musicien le plus considéré du monde, on a pu voir souvent son portrait dans le journal. C'est assez normal aussi vu son physique : son visage

aigu rasé de près dessine avec son long nez mince deux triangles montés perpendiculairement l'un sur l'autre. Regard noir, vif, inquiet, sourcils fournis, cheveux plaqués en arrière et dégageant un front haut, lèvres minces,

oreilles décollées sans lobes, teint mat. Distance élégante, simplicité courtoise, politesse glacée, pas forcément bavard, il est un homme sec mais chic, tiré à quatre épingles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. » (p. 21-22)

tation. Comme dans la « vraie vie », il se nomme Maurice Ravel, ou plutôt Ravel tout court. Le prénom n'est guère utilisé ; sauf lorsqu'il prend à l'écrivain la fantaisie, au détour d'un paragraphe, d'interpeller familièrement son héros, à propos du succès de *Boléro*, « ce petit truc en ut majeur » : « Mais ça marchera beaucoup mieux, Maurice, ça va marcher cent mille fois mieux que La Madelon. » Tous les attributs répertoriés, les traits mémorisés du musicien qui a vécu sous ce nom sont donc utilisés. Mais ce n'est encore que le matériau de base, le ciment. L'architecture est encore à venir. Et l'envol du style.

« C'est un des derniers jours de 1927, il est tôt. Ayant mal et peu dormi comme chaque nuit, Ravel

est dans de mauvaises dispositions comme chaque matin sans même savoir comment s'habiller, phénomène qui aggrave son humeur. » Ces lignes – notons-le, car c'est important pour comprendre la « méthode Echenoz » – ne sont pas, comme on pourrait le croire, les premières du roman. Avant cela, en deux pages, Ravel est sorti de sa baignoire, résistant à la tentation de rester dans cette « bonne atmosphère amniotique » « des heures sinon perpétuellement », a craint une mauvaise chute (à 52 ans, on n'est déjà plus très sûr de son équilibre !), a enfilé « un peignoir d'un perle rare », s'est lavé les dents, etc. Peu de temps après, il est sur le *France*, pour une traversée de l'Atlantique, puis accomplit une harassante tournée américaine, répond à mille sollicitations. A



Jean Echenoz, janvier 2003. SERGE PICARD/AGENCE VU

New York, le 7 mars 1928, il fête ses 53 ans. Un peu plus tôt, il s'est souvenu de la guerre et de son propre poids trop léger, de son corps trop frêle au milieu de ce théâtre d'immense brutalité.

« De retour à Montfort-L'Amaury, c'est un printemps français classique et tempéré qui change des excentricités américaines. » La vie reprend, qu'on tente d'organiser, de quadriller, car une menace plane, imprécise... Une sorte de langueur et en même temps de nervosité, de hâte et de fatigue. Cela s'apparente à l'ennui, peut-être même à l'angoisse... « Mais l'ennui de cet instant, plus que jamais démunie de projet, paraît plus physique et plus oppressant que d'habitude, c'est une accédie fébrile, inquiète, où le sentiment de solitude lui serre la gorge plus douloureusement que le nœud de sa cravate à pois. » Ravel dort mal, cherche une « technique » (ou plusieurs) pour fuir l'insomnie, mais ça ne marche jamais.

« Partition sans musique »

La musique elle-même, à laquelle son nom est censée s'identifier, n'offre aucun remède et peu de consolation. A propos du *Boléro*, par exemple, il est lucide : « Il sait très bien ce qu'il a fait, il n'y a pas de forme à proprement parler, pas de développement ni de modulation, juste du rythme et de l'arrangement. Bref c'est une chose qui s'autodétruit, une partition sans musique, une fabrique orchestrale sans objet, un suicide dont l'arme est le

seul élargissement du son. » La vie de Ravel ne serait-elle pas, en ces dernières années, à l'image de ce morceau sans « développement » ni « modulation » ?

Un jour de l'automne 1932, il est victime d'un accident d'automobile. A partir de là, c'est-à-dire de la fin de la vie de Ravel et de celle du roman d'Echenoz, tout s'accélère – car le romancier est le maître du temps. Ravel perd les mots, les pensées, les objets. Il explique « que ses idées, quelles qu'elles soient, lui semblent toujours rester en prison dans son cerveau ». On l'opère, mais rien n'y fait. Dix jours après, il est mort.

Par quel mystère, par quel effet de son art et de sa sensibilité, et surtout par quelle admirable équilibre de son style – jamais convenu, attendu, prévisible – Jean Echenoz parvient-il à son but ? Et d'abord, quel est ce but ? Nous l'avons dit, pas d'écrire un morceau de la vie de Ravel, mais un roman, un simple roman gorgé de vie et de mort, d'inquiétude, de mystère, de fantaisie, d'alarme, d'humanité, de tendresse. De musique enfin. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

Signalons également la réédition des *Grandes blondes* en poche (éd. de Minuit, « Double », n° 34, 252 p., 6,70 €) et la publication d'une thèse de Christine Jérusalem : *Jean Echenoz : géographies du vide* (Presses de l'université de Saint-Etienne, 240 p., 23 €).

Portraits de femmes singulières, amoureuses, passionnées

Ceux qui lisent des journaux le savent depuis longtemps : Jean-Paul Enthoven est un critique qui a la grâce, un sens de la distance, une aversion pour la lourdeur, une élégance à la fois désinvolte et orgueilleuse. Un orgueil qui l'a sans doute conduit à peu publier de livres.

Voilà tout juste dix ans paraissait *Les Enfants de Saturne* (Grasset), douze essais sur des écrivains admirés, mais aussi une autobiographie oblique, secrète, un hommage discret et ému à un absent, le père. *La Dernière Femme* – qui réunit huit femmes connues et une anonyme, la « dernière », donnant son titre au livre – est aussi un autoportrait en creux, un aveu d'incompréhension parfois, un souvenir de passions partagées, un rêve de rencontres qui n'ont jamais eu lieu.

Certaines ont été liées à des écrivains et/ou sont romancières elles-mêmes : Nancy Cunard, amour de jeunesse d'Aragon ; Zelda, femme de Fitzgerald ; Colette Peignot, devenue Laure ; Louise de Vilmorin ; Françoise Sagan. Deux sont des actrices : Louise Brooks et Françoise Dorléac, morte si jeune sur une route du sud de la France. Une est

une authentique princesse et un personnage toujours énigmatique : Marie Bonaparte.

La dernière enfin, désignée comme Flaminia, n'est-elle qu'une éphémère, elle qui ne connaît ni Louise Brooks ni Nancy Cunard, confond Françoise Dorléac avec sa sœur et ne sait pas que Sagan est morte ? Elle a cependant des mains « royales », et celui qui l'écrit a « toujours jugé les femmes, et même le reste de l'humanité, à la noblesse ou à l'ignominie des mains »...

Toutes ces femmes lui plaisent ou l'intriguent. Il aime « la tristesse légère » de Louise de Vilmorin, comme « une certaine façon de ne pas appartenir au monde d'où l'on vient et de se tenir à distance du monde auquel on aspire ». En un mot, un style de vie. Laure évoque plutôt cette période sombre de son existence où il était troublé par des femmes lui ressemblant, « démons au visage paisible ».

Dans *Les Enfants de Saturne*, Jean-Paul Enthoven rappelait que Hemingway « comprit avant beaucoup d'autres qu'un écrivain doit choisir ses femmes par calcul et avec discernement ». Une phrase que n'ont retenue ni

Aragon avec Nancy Cunard, ni Fitzgerald avec Zelda. Dans ses deux belles évocations, Enthoven semble ne pas oser aller au fond des choses, affronter la violence de ces deux femmes, leur sexualité désastreuse, leur

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

désir de détruire l'écrivain qu'elles prétendent aimer. Une abstention qui dévoile une méconnaissance, un regard parfois naïf sur « l'autre sexe ».

Peut-on pardonner à Jean-Paul Enthoven ce propos stupide sur « la Femme moderne – autonome, amie de l'égalité, laïque, virile » ? Sans doute, à cause de sa délicatesse envers Françoise Dorléac et Françoise Sagan, qui dément ce cliché. La première « était belle, jeune, douée, riieuse – avec, vaporisé autour de sa silhouette, un halo d'inquiétude ». La seconde faisait partie de ces « jeunes gens doués d'un sens radieux de l'impunité » qui n'ont « plus vraiment de rôle dans une société

préoccupée par les zones non-fumeurs et les ceintures de sécurité ». L'hommage d'Enthoven est un petit bijou de tendresse et de nostalgie.

Autre continent, autres femmes, autre genre, mais aussi la tendresse, la nostalgie, et une étrange passion amoureuse. Elisabeth Brami, qui a écrit de nombreux livres pour la jeunesse, publie un singulier roman, *Je vous écris comme je vous aime*, placé sous le signe d'une belle phrase de Marguerite Duras : « Il devrait y avoir à la fin de chaque vie, une fois que les interdits qui ont étouffé votre jeunesse sont dépassés, quelques années de printemps gagnés. »

Ce n'est pas vraiment un roman épistolaire, même si l'on y lit beaucoup de lettres. C'est une histoire d'amour improbable, à distance. Gabrielle a 80 ans, elle vit dans une île de l'hémisphère Sud, où elle possède des champs de canne à sucre. Un soir, son fils lui demande d'héberger Emilie, qui repart le lendemain « dans son pays là-bas, sur le continent, à neuf mille kilomètres, dans l'hémisphère Nord ».

Elles sont en effet aux antipodes. Géographiquement. Par l'âge – Emilie a trente ans de moins que Gabrielle.

Certainement aussi socialement. Mais mystérieusement, après avoir échangé un billet de courtoisie, ce premier soir, elles s'écrivent. Et s'étonnent elles-mêmes de se sentir ainsi obsédées, possédées.

Si l'on est enclin au romantisme, à l'emballlement, aux déclarations enflammées, on aimera particulièrement les lettres d'Emilie, et le basculement dans la tragédie. Si on l'est moins, on sera surtout sensible à la figure de Gabrielle, qui s'est construite sans indulgence pour elle-même, qui règne sur une famille et un domaine, qui « n'a jamais pu supporter les larmes, ni les siennes, ni celles des autres. Surtout en public » et « se moque de cet exhibitionnisme des pleurs qui passe pour être la garantie des sentiments ». Et qui aime peut-être pour la première fois.

LA DERNIÈRE FEMME
de Jean-Paul Enthoven.
Grasset, 224 p., 16 €.

**JE VOUS ÉCRIS
COMME JE VOUS AIME**
d'Elisabeth Brami.
Calmann-Lévy, 210 p., 14 €.

Rencontre. L'auteur de « Soie » s'est attaqué à l'« Iliade », avec pour objectif de rendre à l'épopée les couleurs de l'actualité

Le pari de Baricco

C'est le *golden boy* des lettres italiennes. Un Midas postmoderne qui transforme en or tout ce qu'il touche. Non qu'il ait été puni par Dionysos, au contraire : les dieux semblent plutôt conciliants avec ce grand adolescent aux cheveux poivre et sel, charmeur et vibronnant.

Tout ce qu'il touche devient or, et il touche à tout, Alessandro Baricco. A la musique (il a été critique musical pendant dix ans). A la télévision. A la littérature (plus de 5 millions de ses livres, dont le célèbre *Soie*

HOMÈRE, ILIADÉ (Omero, Iliade)
d'Alessandro Baricco

traduit de l'italien par Françoise Brun
Albin Michel, 192 p., 16 €.

personnes à Rome et à Turin.

Dans les bureaux qu'il partage, à Rome, avec une maison de production, Baricco explique que c'est pour les besoins du théâtre, justement, qu'il s'est lancé dans la réécriture d'Homère. Le projet – un « remix » de *L'Iliade* – était plutôt culotté. De quoi faire frémir plus d'un helléniste distingué. Mais Baricco

écarte l'objection : « Je m'attendais à plus de controverses. Les universitaires ici perçoivent parfaitement la mort progressive des grands classiques. A l'effacement absolu, ils préfèrent une reprise contemporaine, imparfaite mais vivante. » Il insiste sur l'« humilité » de son entreprise : « Je me vois en restaurateur d'œuvre d'art. J'ai ravivé les couleurs d'une toile qui avaient un peu passé avec le temps. »

Mais, surtout, l'écrivain croit à « l'incroyable puissance de la parole sur scène. Quand un quidam dit un texte qui lui tient à cœur, ça peut être plus fort que n'importe quel comédien jouant un personnage ». Il a longtemps déclamé le final de *Cyrano* devant des milliers d'auditeurs. Puis l'envie lui est venue de faire de même avec *L'Iliade*. « J'ai trouvé un producteur courageux, et ça s'est fait : trois soirées de quatre heures. Un marathon. Nous recommençons à Naples, cet été. »

Prose nerveuse et limpide

Pour faire « passer » le texte d'Homère, Baricco a procédé à des « aménagements » – qui, chez certains, feront dresser les cheveux sur la tête. Il n'a pas hésité à supprimer vers et chants, à couper les apparitions des dieux, à gommer toute « aspérité archaïque », à faire parler à la première personne Achéens et Troyens – aussi bien Ménélas, Achille, Nestor, Priam ou Patrocle que de simples servantes ou nourrices.

Un texte grec traduit en italien, réadapté en un italien d'aujourd'hui puis



Alessandro Baricco lisant son « Iliade » PIERO TAURO

transposé en français : le risque était grand d'affadir l'original. Pourtant, si l'on veut bien mettre entre parenthèses nos souvenirs des traductions de Leconte de Lisle ou de Robert Flacelière, si l'on accepte de jouer le jeu, de voir là « un autre texte pour un autre public », on conviendra que la prose de Baricco, nerveuse, limpide, nous embarque dans le torrent de ses images. On y voit le vieux Nestor haranguant les Achéens pour que « nul n'ait hâte de rentrer chez lui avant d'avoir dormi avec l'épouse d'un Troyen et vengé la douleur de l'enlèvement d'Hélène ». Ou la Belle, reprochant à Pâris d'avoir déserté la bataille (« Je vou-

drais que tu sois mort là, comme ce guerrier magnifique qui fut mon premier mari ») mais le suivant sans ciller jusqu'à sa couche. Ou la mort d'Hector : « Achille se pencha sur [lui] et avec son couteau lui perfora les deux chevilles, juste sous la malléole. Par le trou il fit passer des sangles de cuir qu'il attachait à son char. (...) Tiré sur la terre, le corps d'Hector levait un nuage de poussière et de sang. »

Mais ce qui frappe surtout dans cette épopée, c'est son actualité. Pour Baricco, le moment présent est particulièrement opportun pour relire *L'Iliade*. « Nous traversons des années de guerre, dit-il. Des

années où une certaine barbarie orgueilleuse (batailles, assassinats, tortures), liée pendant des millénaires à l'expérience de la guerre, est redevenue notre lot quotidien. Or, *L'Iliade* est un monument à la guerre. On y trouve l'horreur mais aussi la « beauté » de la guerre. La grandeur des héros au plus fort du combat, la poésie de la mort, les dépouilles ensanglantées, la splendeur des chevaux, des cuirasses, des épées de bronze cloutées d'argent... Je m'étonne que, pendant des siècles, on ait réussi à censurer ce que ce texte nous dit de cette « beauté »-là. C'est un message inaudible aujourd'hui. Comme si l'on chantait la noblesse d'un marin américain, l'éclat de son uniforme, son fusil étincelant au soleil ! C'est horrible. Or *L'Iliade* présente la guerre comme un enfer certes, mais un enfer beau. Le lieu du dépassement de soi. Le cœur ardent de l'expérience humaine. Cette leçon, il faut l'écouter, pour la comprendre et, bien sûr, pour la désamorcer. »

Écouter aussi la voix des femmes, leur désir de paix. « Ce côté féminin de *L'Iliade*, que l'on retrouve partout, imperceptible mais incroyablement tenace. » Ces femmes suggèrent qu'on peut construire une autre beauté, infiniment plus douce. « Par cette voix – qui, ensevelie sous un monument à la guerre, dit adieu à la guerre et choisit la paix – *L'Iliade* laisse entrevoir une civilisation dont les Grecs ne furent pas capables, dont ils avaient eu l'intuition et qu'ils conservaient dans un coin bien gardé de leur sensibilité. » Amener cette intuition à se réaliser, c'est l'héritage qui nous est proposé. A la fois « une tâche et un devoir ». ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) Chez Albin Michel, comme tous les livres d'Alessandro Baricco.
(2) Fandango Libri, novembre 2005.

FL. N.

Xénophon, « un semblable et un autre »

LE ROMAN DE XÉNOPHON

de Takis Théodoropoulos
Traduit du grec par Michel Grodent,
éd. Sabine Wespieser, 344 p., 21 €.

NOUS SOMMES TOUS GRÉCO-LATINS

de Takis Théodoropoulos
Flammarion, 160 p., 18 €.

C'est classique et ça ne l'est pas. De Du Bellay à Sartre, de Corneille à Anouilh, chaque siècle, il est vrai, redécouvre un jour la fréquentation des anciens. Mais, à l'aube du XXI^e, cette « littérature mère » – plutôt délaissée jusqu'à présent par nos contemporains – a tout à coup le vent en poupe. Tandis qu'Alessandro Baricco réécrit Homère, que Luca Canali retrace la *Vie de Pléine* (Arléa, 152 p., 17 €) et Eugenio Corti cel-

le de Caton l'Ancien, l'écrivain grec Takis Théodoropoulos vient de se tailler un beau succès, à Athènes, avec son *Roman de Xénophon*.

« Mes souvenirs scolaires de *L'Anabase* étaient assez enquinants, confie Takis Théodoropoulos. Mais je me suis toujours demandé pourquoi l'œuvre de Xénophon – que l'on tient souvent pour un philosophe moins doué que Platon et un historien mineur par rapport à Thucydide – avait survécu. Ce n'est pas un hasard. »

Pour l'écrivain, la réponse est simple : « *L'Anabase* est la première œuvre littéraire écrite à la première personne. » Lorsqu'il raconte l'expédition destinée à renverser Artaxerxès II, roi de Perse et frère de Cyrus le Jeune, Xénophon (environ 430-355 avant J.C.) fait œuvre d'homme de lettres, d'historien et de journaliste. En un sens, il est le premier reporter de

guerre, racontant ses propres aventures, trouvant les formules qui font mouche (le fameux « *Thalassa, thalassa* » des « Dix Mille » mercenaires grecs arrivant à la mer Noire), s'exprimant enfin sur les questions morales, sociales, politiques de son époque. Sans oublier le ton si particulier qui est le sien et auquel son nom sans doute le prédestinait – Xénophon, c'est la voix (*phônè*) qui crée un effet d'étrangeté (*xènè*).

Dans ce « roman » alerte et souvent drôle, Takis Théodoropoulos le met en scène comme un vieil ami, « un semblable et un autre », admirant sa façon de « vouloir vivre sa vie », de tourner le dos, parfois, à la communauté, s'agaçant aussi de son côté « oligarquant de l'oligarchie », ennemi de la démocratie et admirateur inconditionnel de Sparte. D'un bout à l'autre du temps, deux écri-

vains sont en dialogue. Et les questions qu'ils abordent – le meilleur régime politique, le déclin de la démocratie... – nous parlent instantanément.

A cet égard, ce *Xénophon* est une illustration parfaite de l'essai de Théodoropoulos, *Nous sommes tous gréco-latins*. Sa morale ? Il n'est certes pas question de s'identifier à ces individus qui, il y a deux mille ans, portaient des toges et croyaient en des dieux farfelus. Mais de « maintenir la perspective ouverte », d'« admettre qu'il existe une intelligence qui accompagne la nôtre, qui lui montre ses limites, et que cette intelligence est déposée dans des œuvres, en conséquence de quoi on peut la juger tout en étant jugé par elle ».

Une leçon d'humilité. Une certaine idée de la littérature. ■

Gabriela Avigur-Rotem fait défiler l'histoire d'Israël à travers les inoubliables souvenirs de sa narratrice, Loya « Ce pays qui dévore ses habitants »

CANICULE ET OISEAUX FOUS

de Gabriela Avigur-Rotem.
Traduit de l'hébreu par Ziva Avran et Arlette Pierrot,
Actes Sud, « Lettres hébraïques »,
518 p., 25 €.

C'est un texte magnifique. Un de ceux qui vous prennent, et qui ne vous lâchent pas. Pourtant, *Canicule et oiseaux fous* n'est pas un polar, et compte tout de même plus de cinq cents pages. Alors pourquoi ? Sans doute parce que la prose poétique de Gabriela Avigur-Rotem est envoûtante. Qu'elle entraîne le lecteur, tout comme sa narratrice, Loya, dans un formidable flot de paroles et de souvenirs.

Loya Kaplan a 48 ans quand, pour cause d'héritage, elle doit retourner là-bas, en Israël, où elle a passé son enfance. Nous sommes en 1994, l'année où Baruch Goldstein, un fanatique religieux, tire sur des musulmans en prière dans le caveau des Patriarches, à Hébron ; et un an avant l'assassinat du premier ministre Yitzhak Rabin. Dans ce pays fait de guerre et de lumière violente, dans ce pays de houmous, de copains et de canicule, tout a changé. A commencer par le nom des rues. Le *moshav* (fer-

me collective) où Loya a grandi, a disparu. Mais l'épicière, aussi revêche que par le passé, est toujours là. Tout comme ses amies d'enfance. Tikva Toledano, Cléopâtre oxygénée et nez refait, travaille désormais dans une banque. Minalé est devenue pharmacienne. Adriana, si belle autrefois, est abîmée par les années. Ora aussi. Ora, l'âme sœur, la confidente. Ora qu'on rêvait en Golda Meir – et devenue institutrice. Ora qui s'est mariée parce qu'elle était enceinte. Ora qui s'agite – vaisselle à laver, linge à repriser – alors que Loya essaie désespérément de lui parler. Quand, un soir, cette dernière

Gabriela Avigur-Rotem

Gabriela Avigur-Rotem est née à Buenos-Aires (Argentine) en 1946, d'un père avocat et d'une mère professeur d'anglais, qui s'installent en Israël en 1950. Après avoir enseigné, pendant huit ans, la littérature anglo-saxonne et

hébraïque, elle travaille pour de nombreuses maisons d'édition. Elle publie d'abord deux recueils de poèmes et un premier roman, en 1992, *Mozart was not a Jew*, qui retrace l'histoire de deux familles émigrées en Argentine à la fin du XIX^e siècle. Elle vit

aujourd'hui retirée à Avtalyon, un petit village de Galilée, et consacre tout son temps à la lecture (d'Amos Os à Yehoshua Kenaz, en passant par les grands classiques russes, mais aussi Faulkner, Proust, Yourcenar...) et à l'écriture.

Nahum – ce presque frère avec qui Loya a grandi, et dont l'avion a été abattu au-dessus du lac de Tibériade : « Elle a oublié que je ne crois ni aux enterrements, ni aux tombes, ni aux cimetières, ni aux bougies du souvenir, les morts retournent à la poussière et ne laissent aux générations suivantes que leurs ossements. » Nahum qui, le premier, l'avait fait voler : « Je suis émue, bouleversée, exultante, Nahum (...) met le contact, le petit Piper (...) est lancé dans une course amok de métal et d'essence à la limite du possible – et voilà – il se détache de la ligne courbe du globe, déchire les lois de la gravitation, leur oppose d'autres forces, l'effort et la volonté et l'inverser et contre tout » et le « que tout aille se faire foutre » et waouh ! je jubile, je suis un cerf-volant, un oiseau, un nuage, et toi, tu restes ici, dis-je à haute voix à la terre qui s'éloigne obliquement, d'instant en instant plus petite. »

A feu et à sang

Loya est orpheline. Sa mère ? Très tôt disparue. Son père ? « Mort par surprise, sans signes précurseurs, sans symptômes de faiblesse ou de maladie, mort soudain d'un arrêt du cœur au milieu de la bibliothèque. » Ce père qui lui avait appris à ne croire en rien : ni en un Dieu quelcon-

que, ni aux anges. Alors Loya a mené sa vie comme elle l'entendait. A appris à ne pas s'attacher. A être aussi légère que possible pour décoller, et partir loin de ce pays si petit qu'« on peut aller d'une mer à l'autre d'un seul pas ». De cette terre à feu et à sang, où la vie est rythmée par les fêtes et les informations.

Pourtant, un quart de siècle plus tard, Loya, bel oiseau migrateur, est rattrapée par son passé. Elle découvre le journal qu'a tenu son père dans le ghetto de Terezin. Entre nécessité de se souvenir et peur de remuer un tas de poussière et d'amertume, entre les retrouvailles – mille fois imaginées – et les déceptions – inévitables –, Loya se cherche. Découvre nombre de secrets – parfois inavouables.

Devenue adulte, Loya comprendra que l'on ne peut pas tout savoir. Surtout quand on n'a personne à qui parler : « Il n'y a plus que moi. Les morts sont morts. » Et nous, nous lisons les vers de l'un des plus grands poètes israéliens, Yehuda Amichai, cités en exergue de ce livre qui, décidément, ne nous laissera pas en paix : « Qui se souvient de son enfance / Plus que quiconque est vainqueur / Si toutefois il y a des vainqueurs. » ■

ÉMILIE GRANGERAY

« Kafka sur le rivage », un nouveau roman de l'écrivain japonais

Une démonstration de Murakami

KAFKA SUR LE RIVAGE (Umibé no Kafuka)
de Haruki Murakami.

Traduit du japonais par Corinne Atlan, Belfond, 624 p., 23 €.

Né après la guerre (en 1949) et traduit en français depuis 1990, Haruki Murakami apparaît à beaucoup comme l'écrivain japonais qui peut soutenir la comparaison avec la génération précédente (c'est-à-dire Kenzaburô Oé et Kôbô Abé). Certes, il y a dans son œuvre un monde, ou plutôt un intermonde, car on circule beaucoup entre vivants et morts, on remonte le temps, on franchit la frontière du rêve, on parle avec les animaux, on répond sans sourcilier aux fantômes venus rendre une petite visite. Il y a aussi, dans tous ses livres, depuis *La Course au mouton sauvage*, un art incontestable de la narration, un goût pour les structures complexes, une culture très composite : entre la science-fiction, la bande dessinée, la musique pop, le jazz, la peinture, la littérature classique, japonaise et occidentale, la psychanalyse, les références ne manquent pas.

Ses études ont porté sur la tragédie grecque et il a enseigné à Princeton. Il est difficile de l'oublier en le lisant. Il est, de manière plus générale, difficile d'oublier ce que Murakami a envie d'apprendre à son lecteur. Il appartient à la catégorie didactique – à la fois cultivée, brillante, imaginative, mais très soucieuse que critiques et lecteurs s'en souviennent à tout moment – des romanciers démonstratifs.

Quand on lit un roman de Haruki Murakami, on suit des personnages plutôt sympathiques et touchants, dans une histoire labyrinthique, toujours rattachée à l'Histoire. On ne se perd jamais, malgré les bizarreries de certaines situations qui flirtent avec le fantastique.

Régulièrement, l'auteur fait le point et demande à ses personnages de rappeler au lecteur où ils en sont : résumé du début, des thèmes récurrents, des références. Et, avec la même fréquence, l'explication est fournie, en général sous forme de questions-réponses entre un maître et un novice. Ainsi, dans *Kafka sur le rivage*, la chanson qui donne son titre au livre sera citée plu-

sieurs fois, expliquée, analysée de telle façon qu'un lecteur n'ayant jamais lu Kafka aura l'impression de la connaître. De même, les romans de Sôseki, la philosophie de Hegel, une sonate de Schubert, un trio de Beethoven et le Genji, le mythe d'Édipe et la guerre de Troie. Ce n'est pas déplaisant, ce n'est pas vraiment cuistre. C'est seulement un peu lourd.

On lit sans ennui les romans de Haruki Murakami. On peut même admirer, outre sa culture, sa puissance narrative et la précision de la structure romanesque, qui à aucun moment ne paraît céder à l'arbitraire. On ne s'étonne pas qu'il cite la fameuse phrase d'Anton Tchekhov : « Si un revolver apparaît dans une histoire à un moment donné, il faut que quelqu'un s'en serve. » Chaque élément matériel, anecdotique, fantasmagique va être utilisé. Et le roman tout entier apparaît comme une sorte de palais des miroirs où les scènes renvoient les unes aux autres.

Quand le récit s'arrête pour des réflexions sur la musique (il parle fort bien de Schubert et de Beethoven), sur la littérature (il formule des remarques pertinentes sur Sôseki, auquel ce

roman peut sembler être un discret hommage), sur la sexualité, on est certain d'être en présence d'un esprit clair, éclairé, éclairant. Mais, quand le récit s'anime, les personnages n'ont malheureusement aucune autre existence que celle que la convention romanesque, ce qu'on pourrait appeler le pacte de lecture romanesque, leur accorde.

Destin œdipien

Ici, un adolescent quitte le foyer familial (réduit à un père, célèbre sculpteur) pour aller dans le sud, sur l'île de Shikoku, où il va accomplir son destin œdipien. Son père lui a dit, en effet : « Un jour tu tueras ton père de tes mains, et tu coucheras avec ta mère. » Est-ce une simple réécriture moderne et japonaise de la tragédie de Sophocle ? Non. On n'est pas chez Mishima. C'est, plutôt, une « variation » au sens musical du terme. L'adolescent qui se surnomme lui-même « Kafka », est guidé par un « garçon nommé corbeau » et va être éduqué par un jeune bibliothécaire hémophile et gay, qui organise ses lectures et lui présente son initiatrice : la conservatrice de la bibliothèque qui vit dans le souvenir de son mari mort à 20 ans. Cette étrange et évanescence M^{lle} Saeki a écrit une chanson qui trente ans plus tôt a été un tube : *Kafka sur le rivage*, dont chaque parole donne la clé de l'intrigue que l'on est en train de lire.

Par ailleurs, un vieil homme qui parle aux chats (clin d'œil à Sôseki), va, comme une « ombre pâle » du destin du jeune homme, assassiner le père de ce dernier. De ce personnage farfelu, les absences mentales seront poétiquement expliquées : il a été, dans son enfance, victime d'un mystérieux « endormissement » au cœur d'une forêt. Thème emprunté à Kenzaburô Oé. La boucle est bouclée quand meurent le vieux fou et la Jocasite de Shikoku.

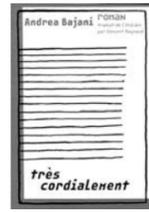
Assez habilement, « Kafka », le héros, commente ainsi sa lecture du *Mineur*, roman « social » de Sôseki : « J'ai refermé ce livre avec un sentiment bizarre, je me demandais ce que l'auteur avait voulu dire exactement. Mais c'est justement ce "je ne sais pas ce que l'auteur a voulu dire exactement" qui m'a laissé la plus forte impression. » Nul doute que Murakami attend cette réaction de ses jeunes lecteurs. ■

RENÉ DE CECCATTY

Un film et des livres

En même temps que *Kafka sur le rivage* est annoncée, le 25 janvier, la sortie du film *Tony Takitani*, que Jun Ichikawa a tiré d'une nouvelle de Murakami. Le film exploite la veine mélancolique et poétique de Murakami : un peintre perd dans un accident de voiture sa jeune femme, maniaque de la mode, et engage une jeune fille pour porter ses innombrables robes. Haruki Murakami a publié de nombreux recueils de nouvelles dont une sélection a été traduite sous le titre *L'éléphant s'évapore* (Seuil, 1998). Ont été également publiés : au Seuil, *La Fin des temps* (1992), *Danse, danse, danse* (1995), *Chronique de l'oiseau à ressort* (2001) ; chez Belfond, *Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil* (2002), *Les Amants du sputnik* (2003) ; en « 10/18 », *Après le tremblement de terre* (2002).

ZOOM



TRÈS CORDIALEMENT, d'Andrea Bajani
Comme leurs homologues français, après une période de désaffection, les jeunes romanciers italiens réinvestissent la sphère du travail. A l'image d'Andrea Bajani, Romain installé à Turin qui, en parallèle de l'écriture, a occupé de multiples emplois précaires dont l'un où il fut proposé, en qualité d'écrivain, de rédiger des lettres de licenciement... Et ainsi de devenir un *killer*, comme il a appelé le narrateur de son troisième roman – le premier traduit en français. Employé lambda, ce dernier gagne ce surnom le jour où le directeur

commercial est licencié. Le *Killer* va se prendre d'affection pour cet homme mort socialement, malade et en sursis, et s'improviser « papa poule ». Ce qui ne sera pas sans conséquence pour ce rédacteur de lettres de licenciement qui, sous des dehors affectueux, sont un modèle de cynisme. Ainsi, de l'univers glacial, terrorisant, d'une entreprise que cherche à « purifier » un directeur du personnel effroyable de sadisme, à celui chaotique, joyeux, enfantin, faussement naïf où l'entraînent deux enfants en mal de père, le *Killer* louvoie, joue du grand écart. Comme le lecteur, entraîné dans ce roman à l'humour noir et corrosif que contrebalancent des instants de pure émotion. Comme la vie peut en offrir quand elle parvient à résister à cette grande broyeuse que nous dépeint Andrea Bajani. *Ch. R.*
Traduit de l'italien par Vincent Raynaud, éd. du Panama, 102 p., 14 €.

VILLA INCOGNITO, de Tom Robbins

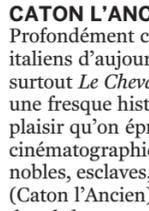
Un anarchiste iconoclaste, version joyeuse et paillard, doué d'un humour sarcastique, d'une détestation ricanante pour les pouvoirs établis. Doué aussi d'une imagination cocasse, et enfin d'une admirable maîtrise de sa langue. Rabelais ? N'exagérons pas. Mais Tom Robbins jouit depuis plus de trente ans d'une vaste popularité et d'un lectorat fidèle jusqu'à l'acharnement. Afin de pourfendre les faiseurs de lois et de dogmes tout en proclamant son amour pour l'Asie du Sud-est, il narre aujourd'hui l'histoire de trois rescapés de la guerre du Vietnam qui ont choisi un incognito rentable et lascif. On aime passionnément, ou on déteste. *J. Sn.*
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Luc Piningre. Le Cherche midi, 256 p., 17 €.

LE PLOMBIER KIDNAPPÉ, de Stephen Leacock

Ce Canadien déjà traduit en français écrivait au début du XX^e siècle. Il pratiquait l'humour sous diverses formes, notamment dans cette sélection de nouvelles, le pastiche. Inutile d'avoir pratiqué Conan Doyle, Stevenson, Ballantyne ou Dickens – que l'auteur se garde d'identifier nommément – pour se délecter de ces historiettes narquoises écrites « à la manière de... ». Mais il faut tout de même se souvenir de ce que c'était qu'un fantôme, un crime parfait, un oncle millionnaire ou une île au trésor... *J. Sn.*
Traduit de l'anglais (Canada) par Thierry Beauchamp. Le Dilettante, 160 p., 14 €.

SIMILIBEAUTÉ, de Lisa Lerner

Le premier roman de Lisa Lerner est un livre féministe, futuriste, polémique et politique, qui n'a pas oublié d'être drôle. La narratrice, Edie, 15 ans à peine, s'entraîne pour remporter le concours de « *La Personnalité Féminine d'Ame et de Conscience de sa ville* ». Inutile de préciser que les épreuves sont toutes plus absurdes les unes que les autres, et que tous les coups – surtout les pires – sont permis. Sa mère, véritable Pygmalion, tente d'oublier, avec force calmants, que son mari s'intéresse désormais plus aux insectes qu'à sa plastique pourtant encore irréprochable. Désespérée et exaspérée, pathétique et pourtant lucide, elle ne voit pas l'amour naissant de sa fille pour leur belle voisine... Similibeaute est un conte cruel arrivé près de chez nous, celui d'un monde devenu fou et inhumain. *E. G.*
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-René et Julie Etienne, Ed. Christian Bourgois, 348 p., 25 €.



CATON L'ANCIEN, d'Eugenio Corti

Profondément croyant et antifasciste, Eugenio Corti est un des grands écrivains italiens d'aujourd'hui. *Procès et mort de Staline*, *Les Derniers Soldats du roi* et surtout *Le Cheval rouge* sont des œuvres majeures. Avec *Caton l'Ancien*, il livre une fresque historique et morale dont la grande rigueur n'a d'égale que le plaisir qu'on éprouve à la lire. En 36 épisodes et 200 scènes cinématographiques, il nous fait vivre au milieu du peuple romain : paysans, nobles, esclaves, légionnaires. Plus qu'une biographie de Marcus Porcius Caton (Caton l'Ancien), ou de son double Hannibal, ce roman inclassable nous donne des clefs pour notre époque. *G. de C.*

Traduit de l'italien par Gérard Genot et François Livi. Ed. de Fallois/L'Age d'Homme, 392 p., 22 €.

Ugo Riccarelli explore un siècle d'histoire italienne à travers le destin de deux familles La poésie au secours de la fresque

C'est la fragilité de la condition humaine ballottée par l'histoire qu'Ugo Riccarelli a mise au centre d'*Une douleur parfaite*, un très beau roman où les hommes sont « suspendus entre terre et ciel, petits et désespérés, ensorcelés par la hauteur, par la lumière, mais destinés à gagner [leur] pain sur le sol bas ». Déjà connu en Italie par ses quatre précédents récits et recueils de nouvelles (dont seulement *Un nommé Schulz* a été traduit par Denoël), l'écrivain italien, né il y a cinquante et un ans à Turin d'une famille toscane, s'est définitivement affirmé auprès du public et de la critique grâce à cet ouvrage foisonnant et ambitieux qui, en 2004 a obtenu le Prix Strega, le plus prestigieux de la Péninsule.

Lutte pour la vie

Le récit – qui a pour cadre un petit village de Toscane, mais s'échappe par moments vers Milan, la Suisse ou la Russie – retrace sur trois générations la lutte pour la vie de deux familles très différentes. D'un côté, celle née de l'union « scandaleuse » entre la veuve Baroli et un jeune maître anarchiste, qui transmettra les idées de Bakounine et de

Marx à ses enfants nommés Idéal ou Liberté. De l'autre, la famille Bertorelli, des commerçants de porcs, qui donnent à leur progéniture des noms tirés de poèmes homériques, tels que Télémaque, Ulysse ou Oreste.

Suite à l'amour contrarié entre Annina et Cafiero, chacun provenant d'une des deux familles, les trajectoires de ces mondes opposés – celui du prolétariat aux rêves révolutionnaires et celui de la bourgeoisie affairiste qui appuiera le fascisme – vont se croiser, en donnant lieu à une multitude d'histoires et d'aventures émouvantes, parfois drôles, le plus souvent tragiques et douloureuses.

De la fin du Risorgimento aux années qui suivent la seconde guerre mondiale, une foule de personnages anime les pages de ce roman choral où les événements historiques – les émeutes de Milan en

1898, le fascisme, les deux guerres mondiales, ainsi que les grandes transformations sociales et technologiques, ne sont évoqués que par leurs conséquences directes ou indirectes sur la vie

des protagonistes. D'ailleurs, dans sa séquence immuable de vie et de mort, la répétition cyclique de l'histoire n'apporte aux humbles que défaites et souffrances, Riccarelli reprenant ainsi à son compte la célèbre dénonciation du « scandale » de l'histoire avancée il y a trente ans par Elsa Morante.

Grâce à une écriture précise et évocatrice, l'auteur reconstruit très bien l'univers dans lequel évoluent ses personnages, faisant coexister avec doigté le détail et d'ensemble, les contraintes historiques et le hasard qui change le destin des hommes. Toutefois, *Une douleur*

parfaite, dont le titre rend hommage à *La Connaissance de la douleur* de Gadda, n'est pas une simple fresque familiale. Riccarelli est beaucoup plus ambitieux. Surtout sur le plan du style qui, grâce à l'irruption de la poésie, essaie sans cesse de recréer une atmosphère mythique et féérique, renvoyant aussi bien aux épopées classiques qu'à certains univers narratifs de la littérature sud-américaine (en Italie, peut-être un peu précipitamment, on a même évoqué à son propos le nom de Garcia Marquez).

« Parfois vivre et rêver sont une seule et même chose », écrit le romancier, qui explicite ainsi une des clés d'un roman où le rêve est toujours à l'affût, prêt à envahir l'espace du réel en le poussant vers le fantastique. Et cela dès la première page, où la vieille Annina, au moment de sa mort, revoit comme en rêve sa naissance et « sa mère qui l'enfantait dans des cris d'une douleur qui lui sembla parfaite ». C'est l'émerveillement produit par ce genre de « spectacle renversant » que l'écrivain a recherché avec bonheur tout au long du roman. ■

FABIO GAMBARO



UNE DOULEUR PARFAITE, (Il dolore perfetto)

de Ugo Riccarelli.
Traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Plon, 360 p., 21 €.

ZOOM



MARGUERITE DE VALOIS
« La Reine Margot », d'Eliane Viennot
Parue chez Payot en 1993, cette étude est la plus complète, la plus stimulante et la

plus intelligente qu'on puisse lire sur la fille d'Henri II et de Catherine de Médicis. Au vu de la désespérante réactivation du mythe contre tous les acquis historiographiques, dont Chéreau mais aussi nombre d'historiens se sont rendus alors coupables, il était temps de rééditer cette somme captivante qui ne se contente pas d'étudier la femme, mais aussi sa légende au fil des siècles. Une postface inédite porte l'analyse à l'orée du XXI^e siècle. Avec la même rigueur et la même lucidité critique.
Ph.-J. C.
Perrin, « Tempus », 672 p., 11 €.

INTRIGUE DU MARIAGE DE M. LE DUC DE BERRY, de Saint-Simon

La séquence des *Mémoires* ici proposée – avril-juillet 1710 – a le mérite de livrer intact le talent de l'écrivain, centré sur un récit ponctuel. Les noces de l'oncle du futur Louis XV agitent en effet la Cour et mettent aux prises trois factions qui disputent de l'opportunité d'unir le petit-fils du Roi-Soleil à la fille du duc d'Orléans. Intrigues et complots, coups de théâtre et rebondissements... Rien ne manque à ce suspens d'un genre inédit. Pas même les leçons sur les mœurs politiques du temps. Mais sont-elles si obsolètes ? Comme le dossier qui suit est un modèle, cette publication est une aubaine.
Ph.-J. C.
Présentation de Patrick Dandrey et Grégory Gicquiaud, GF Flammarion, 288 p., 7,60 €.

Un recueil d'articles écrits par Marcel Gauchet au tournant des années 1970-1980

Prégnance de la politique

LA CONDITION POLITIQUE
de Marcel Gauchet.

Gallimard, « Tel », 560 p., 10,50 €.

Quand l'Etat paraît se retirer de ses fonctions traditionnelles, quand se profile, derrière la construction d'un espace européen, une ère dite « *postnationale* » ou, plus prosaïquement, quand la tendance de la participation à la vie publique, aussi bien militante qu'électorale est à la baisse, faut-il en conclure que les sociétés contemporaines essuient une lame de fond qui, après la « *sortie de la religion* » leur présagerait une sortie de la politique ? Faute d'avoir été le fruit des cultes séculiers, terreau des expériences totalitaires, ou de l'espérance révolutionnaire du XX^e siècle, la fin du politique devrait-elle advenir via la lassitude civique, une gouvernance substituée au gouvernement ou un marché mondialisé dissolvant les Etats-nations protecteurs.

C'est contre tous ces pronostics que s'inscrit en faux Marcel Gauchet, qui rassemble dans ce nouveau recueil certains de ses plus anciens textes, éparpillés dans des revues depuis longtemps défuntes, la plupart rédigés au tournant des années 1970-1980, assortis de quelques commentaires nouveaux et d'une introduction inédite. Pour l'auteur du *Désenchantement du monde* (Gallimard, 1985, « Folio essais », n° 466), dont ces articles permettent de reconstituer la genèse, la politique constitue en effet une « *condition* » à laquelle l'homme n'échappera ni grâce à l'espoir d'une résolution messianique ni dans la nostalgie des sociétés dites « *primitives* ».

Telle est l'unité profonde de cette philosophie construite autour des ans et restée ferme malgré les bouleversements qui se sont offerts à son analyse (disparition du communisme, triomphe de la démocratie et contestation du libéralisme, montée en puissance de l'intégrisme



La Raison accompagnée des effigies de la liberté et de l'égalité (XVIII^e siècle).

LAUROS/GIRAUDON

religieux, etc.). L'intérêt de ce livre, c'est que cette pensée se trouve ici saisie au cœur de son surgissement, en une période où des intellectuels, venus parfois de la plus critique des gauches, commençaient à secouer la gangue marxiste et hégélienne qui imposait à tout regard sur l'événement une grille de lecture embuée d'« *historicisme* ».

Marcel Gauchet fait partie de ces penseurs qui, à la suite d'Antoine-Augustin Cournot (1801-1877) et de Raymond Aron, ont intégré la contingence à l'intelligibilité de la philosophie politique. Ce qui est pouvait bien ne pas être, ne cesse-t-il de nous avertir en sourdine tout au long du livre. Ainsi paraît-il vain, dans ce cadre « *probabiliste* », de rapporter l'organisation politique à une nécessité de nature, à tel ou tel état de développement du cerveau ou des forces

productives, voire à un certain type de la pensée (sauvage ou civilisé), à la manière de Claude Lévi-Strauss. Car l'organisation des sociétés procède d'un « *acte sociologique* », d'une « *décision* » des membres qui la composent, fussent-ils des Indiens Gayakis. De ce point de vue, les univers « *sauvages* » ne sont ni plus proches de la nature que les nôtres, ni moins « *politisés* ». La politique, c'est tout simplement la condition humaine.

Sous l'inspiration de l'anthropologue Pierre Clastres (1934-1977), auteur de *La Société contre l'Etat* (Minuit, 1974) dont il fut proche, Marcel Gauchet montre comment les mondes primitifs se sont ingénies à repousser à l'extérieur des tribus la division conflictuelle qu'induit selon lui toute relation politique et à empêcher la naissance en leur sein d'une entité étatique – l'Etat devenant a

contrario caractéristique des sociétés dites « *civilisées* ». C'est cette expulsion de l'autorité dans le ciel des ancêtres ou de la transcendance qui serait à l'origine de l'« *hétéronomie* » du divin que le cours des temps va peu à peu résorber jusqu'à notre ère des individus autonomes et égaux, caractéristique de notre modernité sécularisée.

Dans ces réflexions qui portent aussi sur Tocqueville, Necker, ou Benjamin Constant, le lecteur retrouvera les grandes étapes de l'aventure intellectuelle d'une période – les années 1980-2005 – qu'il est de bon ton de qualifier de pauvre en la matière. Au contraire, le chemin parcouru dans la pensée française post-aronienne, post-foucauldienne et post-sartrienne semble immense. Il inclut, voit-on chez Marcel Gauchet, la remise en question de la lecture jacobino-marxiste de la Révolution française, la quête d'un libéralisme politique, une véritable pensée de la démocratie. Mieux que personne, ce dernier aura contribué à des mutations si radicales que l'on peine encore à en prendre la mesure.

Cette difficulté se constate sous la plume même du philosophe, tant la tension entre le rejet de l'historicisme et l'habitude de repérer dans la suite des faits historiques le travail d'une certaine « *ruse de la raison* » demeure, chez lui, forte. Par exemple, quand Marcel Gauchet interprète le fondamentalisme américain comme le témoignage d'« *un transfert prononcé du souci du ciel vers les affaires terrestres, où l'idole Américaine prend insensiblement la place du Dieu chrétien* » – comme si rien ne devait arrêter la marche en avant de la sécularisation. Hegel n'est pas si facile à congédier. ■

NICOLAS WEILL

A signaler également la réédition de *La Condition historique*, entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron, (Gallimard, « Folio essais », 496 p., 8,50 €).

Un magnifique plaidoyer en faveur de l'archéologie scientifique

Conservateurs du monde

En dépit du gouffre qui sépare les réalités de l'idée que se fait le grand public de l'archéologie (et des archéologues), celle-ci reste la plus populaire des sciences

humaines, à en juger par la fréquentation des expositions, des musées et des sites archéologiques ou la mobilisation que suscitent les menaces des promoteurs et gestionnaires sur les vestiges repérés ou supposés. Bien qu'elle ait connu depuis un demi-siècle une véritable révolution scientifique et méthodologique, qu'elle n'ait cessé de s'affirmer comme une discipline à part entière, il lui reste sans doute un peu de l'aura qui entoure les aventuriers et les chasseurs de trésors, et que de spectaculaires découvertes contribuent à entretenir.

Préoccupations du présent

Mais n'est-ce pas, malgré tout, encore de cela qu'il s'agit ? Sauf que le vrai trésor, c'est désormais la sauvegarde du patrimoine commun de l'humanité bien plus que les monceaux d'or dont Schliemann couvrait sa femme ou que les statues qui venaient enrichir les musées d'Occident. A une archéologie de l'objet ou du monument, a succédé une archéologie de l'environnement pris dans sa globalité, ne privilégiant ni ne négligeant aucune production humaine, aucun effet de l'homme sur la nature. Certes, il ne s'agit pas ici de briser l'image de l'aventurier, source inépuisable de vocations précoces et de soutiens populaires, mais de déplacer le terrain de l'aventure.

Dans ce petit livre brillant, Jean-Paul Demoule expose avec talent ce qu'est l'archéologie aujourd'hui, son histoire, ses techniques, ses champs nouveaux, ce qu'on peut en attendre, les enjeux non seulement

historiques mais culturels, politiques et économiques qui justifient l'intérêt qu'on lui porte. Car l'archéologie soulève à elle seule tous les problèmes que pose l'anthropisation de la planète depuis quelques millions d'années, et les effets perturbateurs de l'homme sur l'environnement. Et comme l'histoire, sa sœur jumelle, elle jette sur le passé un regard emphatique des préoccupations du présent, condition même pour se voir reconnaître une utilité sociale.

En choisissant d'illustrer ses propos par des exemples pris à travers la planète tout entière, du Vanuatu au Mexique, et sur la très longue durée, de Lucy et Toumaï aux galions du XVII^e siècle, Jean-Paul Demoule met en évidence l'urgence des inventaires et des mesures de protection, et s'écarte d'un européocentrisme longtemps prédominant dans la discipline. Car il ne s'agit pas seulement de sauver des vestiges à des fins esthétiques ou patrimoniales, mais bien de constituer la mémoire des peuples, de tous les peuples, et de comprendre comment chacun a façonné son milieu naturel, s'est mêlé aux autres, s'est peu à peu construit en imitant et en se distinguant. Ce livre lumineux et magnifiquement illustré, vibrant plaidoyer en faveur de l'archéologie scientifique, n'en justifie pas moins mille fois la passion des amateurs. De quoi réconcilier en effet science et passion. ■

MAURICE SARTRE

L'ARCHÉOLOGIE
Entre science et passion
de Jean-Paul Demoule
Gallimard « Découvertes », 160 p., 13,10 €.

De l'éternelle fascination à l'histoire maritime

Bords de mer et grand large

LE CIEL ET LA MER

d'Alain Corbin
Bayard, « Le rayon des curiosités », 128 p., 17 €.

MÉMOIRES DE LA MER
Cinq siècles de trésors et d'aventures

Sous la direction scientifique de Marie-Pierre Demarcq et Jean de Préneuf et la direction éditoriale de Sophie de Sivry, éd. L'Iconoclaste, 336 p., 75 € ou Gallimard, « Folio », 264 p., 6,80 €.

Grand admirateur des toiles de Joseph Vernet, Marmonel s'avoue déçu dans ses *Mémoires* de la première confrontation entre son idéal maritime et la Manche qu'il découvre : « *Je suis allé à Dieppe, mais je n'ai pas vu la mer.* » L'anecdote, livrée par Alain Corbin lors d'une des conférences qu'il prononça à la BNF, et qui sortent en recueil aujourd'hui, dit assez que le désir de rivage obéit à des lois variées, dans l'espace comme dans le temps. On comprend pourquoi dans un cycle d'interventions où il s'interroge, en historien du sensible, sur la perception du « temps qu'il fait », sur le contraste entre l'eau douce et l'eau salée, l'émergence de l'attraction toujours plus nette pour le littoral.

Si le premier champ d'investigation conduit à incriminer la persistante nostalgie d'un monde originel fabriqué, où les saisons ne sont pas encore « *détraquées* », privilège des souvenirs recomposés de l'enfance, si le dernier permet de rappeler la finesse de la gastronomie de l'eau proposée par Jean-Louis Flandrin, l'étude de la fascination et de la

fréquentation des bords de mer pose la question de la nature même de la mer.

Est-ce un simple spectacle, une mosaïque d'expériences sensibles, uniques d'être vécues aux limites de deux éléments, territoire indécis des confins, lieu électif des émotions radicales, ou encore un territoire d'aventures et une promesse d'exotisme pour celui qui la parcourt, navigateur impliqué par ses rythmes changeants ? Corbin a l'intelligence de lier les familiarités inédites, au fil du XIX^e siècle, avec le ciel, la mer, la montagne et le désert, pour établir la révolution de l'imaginaire du chaud et du froid, de l'humide et du sec qui agit même sur qui n'a pas encore l'expérience de ces extrêmes.

Archives somptueuses

Le parti pris de *Mémoires de la mer* est tout autre : fidèle au principe adopté pour les trois premiers titres de L'Iconoclaste, *Mémoires du monde*, *Aventuriers du monde*, voire l'*Herbier du monde*, c'est la documentation de services historiques peu fréquentés du grand public – ici ceux du Musée national de la marine et du département maritime du Service historique de la défense – qui sert de support à l'évocation de cinq siècles d'histoire maritime nationale, du manuel de pilotage de Guillaume Brouscon (1548) aux carnets de route de Titouan Lamazou... Des pièces d'archives somptueuses (manuscrit, dessin, autochrome, photographie, carte ou fragment de correspondance), accompagnées d'un récit indifféremment confié à d'authentiques historiens (François Bellec, André Zysberg, Thierry Lentz, Robert Paxton...) ou à des romanciers et journalis-

tes (Simon Leys et son superbe « *Victor Hugo, l'homme océan* », Jean-Christophe Rufin, Michel Déon, Etienne de Montéty...).

Où l'on mesure la propagande royale lisible dans les figures de proue ; où l'on découvre le rôle pionnier de M. de Beauchesne, qui franchit le détroit de Magellan, bien avant Bougainville ; où Isabelle Autissier salue Jeanne Barret, qui, pour suivre son amant, se travestit en mousse et devient la première femme embarquée pour le tour du monde... De Trafalgar, confié à Nicholas Rodger – on lira sur le sujet, bicentenaire oblige, le précieux *Trafalgar 21 octobre 1805*, de Rémi Monaque (Tallandier, 396 p., 25 €) à l'odyssée du *Casablanca*, rendu par Didier Decoin, d'Henry de Monfreid à Anita Conti ou du *Joshua* de Moitessier au *Pen-Duick-VI* de Tabarly en passant par l'*Amoco-Cadiz* de sinistre mémoire, la fresque joue des contrastes sans renoncer au souffle épique. Les textes publiés simultanément en « Folio » sont cruellement orphelins des images. Sans remède. On le regrette à peine moins pour *Mémoires du monde*, accueilli dans la même collection de poche, qui savait si justement communiquer le frisson de l'archive au non-spécialiste. Reste l'édition originale, plus coûteuse mais d'une attraction inentamée. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois de janvier est disponible sur le site www.lemonde.fr/livres : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans Catalogue cliquer sur Livraisons poches.

Nouvelle sociologie du suicide

Un siècle après les travaux fondateurs de Durkheim, Christian Baudelot et Roger Establet étudient ce que ce drame individuel peut dire à la société.



THOMAS AZUÉLAS

En 1897 paraissait *Le Suicide*, l'ouvrage d'Emile Durkheim le plus célèbre et le plus lu dans le monde. Non sans audace, le fondateur de la sociologie française avait entrepris d'étudier ce qui, à première vue, relevait du drame individuel et de l'analyse psychologique. En partant des taux de mortalité volontaire selon les pays et les périodes, il entendait évaluer « la tendance au suicide dont chaque société est collectivement affligée » (1) et, par-là même, dégager la signification sociale du phénomène. Plus d'un siècle après, les sociologues Christian Baudelot et Roger Establet, qui ont consacré une étude au livre de Durkheim (2), rouvrent le dossier. Le sens de leur démarche est d'emblée annoncé : « Ce n'est pas la société qui éclaire le suicide, c'est le suicide qui éclaire la société. » Le fait, par exemple, qu'il y ait un pic le lundi soulève la question des rythmes collectifs et des liens sociaux qu'ils induisent. De même, la baisse spectaculaire des suicides en temps de guerre conduit à s'interroger sur l'effet intégrateur des grands conflits historiques.

SUICIDE, L'ENVERS DE NOTRE MONDE
de Christian Baudelot et Roger Establet.

Seuil, 370 p., 21 €.

et l'ample moisson de données amassée et analysée par Christian Baudelot et Roger Establet réserve quelques surprises. La prudence théorique est également plus grande. Ils ne prétendent pas établir avec certitude des liens de causalité directs entre les variables sociales et macroéconomiques et le suicide. Ils étudient des corrélations, constatent des variations concomitantes, élaborent des hypothèses et proposent des explications qui, si plausibles, ingénieuses et rigoureuses soient-elles, ne constituent pas des « causes » et moins encore des lois.

L'une de ces corrélations, entre niveau de richesse et taux de suicides, les conduit à remettre en question une affirmation aussi célèbre que péremptoire de leur illustre prédécesseur selon laquelle « la misère protège ». Le propos de Durkheim vaut pour une époque précise : du milieu du XIX^e siècle jusqu'à la veille de la Grande Guerre, dans la plupart des pays européens, un décollage économique spectaculaire va de pair avec une forte montée du suicide dans les

centres urbains les plus dynamiques, les régions rurales, traditionnelles et déshéritées, étant moins atteintes. Un phénomène analogue s'observe d'ailleurs aujourd'hui dans les métropoles indiennes et chinoises en plein essor, où l'accélération de la modernité crée ruptures d'équilibre et désarroi. Cependant, loin de continuer avec la croissance, la tendance s'est inversée durablement à partir des années 1910-1920. Depuis, en dehors des périodes de guerre, « le suicide stagne ou régresse lorsque le pouvoir d'achat monte ; il monte lorsque le pouvoir d'achat diminue ».

En fait, à y regarder de plus près, même au temps de Durkheim, c'est aux deux bouts de l'échelle sociale que l'on se tuait, chez les plus aisés et chez les laissés-pour-compte, vagabonds, fous, chômeurs ou autres marginaux, négligés jusque dans les analyses statistiques. Mais désormais, dans les pays riches, c'est dans les régions pauvres que l'on se donne plus fréquemment la mort. La richesse et l'ensemble des avantages qui l'accompagnent (réseau relationnel étendu, accès aisé aux soins du corps et de l'esprit, qualité de vie et longévité) protègent.

La honte sociale et le désespoir frappent surtout les plus démunis, ceux qui cumulent les handicaps : chômage, isolement, précarité, désinsertion. Car la pauvreté « intégrée », vécue dans une région, un milieu, un pays où la majorité de la population n'est guère mieux lotie, a fait place à une forme de misère moderne qui marginalise et disqualifie.

Absence de perspectives

L'autre grand renversement, extrêmement préoccupant, apparu dans la plupart des pays occidentaux depuis les années 1970, est l'accroissement du suicide des jeunes. Auparavant, et pendant près d'un siècle, la proportion augmentait régulièrement avec l'âge et culminait chez les plus âgés. Il baisse chez ces derniers, dont les ressources, la santé, les conditions et la qualité de vie sont devenues globalement meilleures. C'est dans la jeunesse que la vulnérabilité s'accroît, l'absence de perspectives d'avenir et la précarité affectant en chaîne tous les aspects de l'existence, y compris la stabilité affective. Un cas à part toutefois, le Japon : injustement réputé « suicidogène » (à cause du stéréotype associé au sacrifice ritualisé de seppuku), il a connu un taux de suicides élevé dans les années de l'après-guerre, suivi d'une baisse spectaculaire et durable dans toutes les classes d'âge, puis d'une remontée dans la dernière décennie. Les spécificités de la culture d'en-

treprise japonaise et sa détérioration récente pourraient expliquer cette singularité.

Un constat, en revanche, ne varie guère sur la durée : les femmes se tuent trois à quatre fois moins que les hommes. Seules les Chinoises, particulièrement les jeunes à la campagne, devancent leurs compatriotes masculins, elles semblent opposer un « suicide de résistance » à l'oppression et aux violences conjugales ou familiales qu'elles subissent. En ce qui concerne les femmes occidentales, dont le statut s'est rapproché de celui des hommes, l'explication est plus malaisée. Sont-elles moins suicidaires parce qu'elles sont plus intégrées dans les relations intergénérationnelles ? Ou parce que le cumul des tâches et les difficultés auxquelles elles demeurent confrontées, notamment sur le marché du travail, les ont aguerries face à l'adversité ? Est-ce, en somme, l'inégalité qui les protège encore ? Difficile de trancher. Mais, à un niveau

plus général, les facteurs qui font varier les taux de mortalité volontaire affectent également hommes et femmes. Ainsi, en Union soviétique, les suicides masculins et féminins ont augmenté considérablement à partir de 1965, signe d'une désintégration de la société bien avant la chute du mur.

Cette sociologie du suicide et de ses variations à travers le monde sur deux siècles est donc riche d'enseignements. Acte individuel et phénomène exceptionnel, car la grande majorité des populations résiste aux conditions les plus désespérées, le suicide est bien aussi un symptôme social. Toutefois, quel que soit le contexte général ou l'histoire personnelle, ce qui pousse une personne à se tuer garde une part d'énigme. ■

NICOLE LAPIERRE

(1) PUF, « *Quadrige* », 1960.

(2) Durkheim et le suicide, PUF, « *Philosophie* », 1984.

Chez les jeunes, « un appel à changer de vie plus qu'un désir de mort »

Elles s'appelaient Clémence et Noémie. Elles avaient respectivement 14 et 15 ans et vivaient dans le nord de la France. Dans le journal intime qu'elle tenait sur son blog, Clémence avait écrit « je veux mourir ». Sur ses bras, Noémie avait inscrit « J-5, J-4... ». Le 25 janvier 2005, les deux adolescentes, décrites par leur entourage comme des jeunes filles « sans problème particulier », ont fugué après les cours et se sont jetées d'une falaise, allant jusqu'au bout du pacte suicidaire qu'elles avaient scellé. Personne, autour d'elles, n'osait imaginer qu'elles passeraient des paroles à l'acte.

Environ 650 jeunes (deux tiers de garçons) se suicident chaque année en France et ils sont plusieurs dizaines de milliers à tenter de le faire. Si le suicide demeure la deuxième cause de mortalité chez les 15-24 ans (après les accidents de la route), son taux enregistre une baisse régulière depuis 1986. En revanche, la morbidité suicidaire augmente, en particulier chez les filles, et se rajeunit.

Ainsi, selon les données de l'enquête Espad (European school survey project on alcohol and other drugs) menée en 2003 après de 10 000 jeunes scolarisés âgés de 12 à 18 ans et coordonnée par l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm), 12 % des filles de 14-16 ans (contre 8 % en 1993) et 15 % des 17-18 ans (contre 12 % en 1993) déclarent avoir fait une tentative de suicide au cours de leur vie. Chez les garçons, ces chiffres ne dépassent pas 6 % et restent quasi stables.

Comme les autres

« En termes de suicide, la mortalité est plus masculine et la tentative davantage féminine », résume Marie Choquet, épidémiologiste à l'Inserm, spécialiste des questions de santé chez les adolescents. « La tentative de suicide - en absorbant des médicaments ou en se coupant les veines - fait partie, comme les troubles alimentaires, d'un mode d'expression très féminin. Lorsqu'elles vont mal, les filles portent atteintes à leur corps alors que les gar-

çons développent une violence sur autrui et augmentent leur consommation, sous l'influence du groupe, de tabac, d'alcool ou de drogue », explique la chercheuse. Lorsqu'ils passent à l'acte, les garçons ont recours à des modes de suicide plus radicaux : pendaison, arme à feu...

Comme l'avait déjà montré une étude menée par M^{me} Choquet et la pédo-psychiatre Virginie Granboulan auprès de plusieurs centaines de jeunes accueillis dans des centres hospitaliers après leur tentative de suicide, l'enquête réalisée en milieu scolaire confirme que les idées suicidaires ne sont pas le fait d'un déterminisme social ou d'un isolement relationnel. A première vue, ce sont des jeunes comme les autres.

S'il n'est pas possible de dresser un portrait sociologique de ces jeunes suicidants et encore moins de mettre en évidence la cause précise de leur passage à l'acte, l'analyse des questionnaires fait néanmoins apparaître quelques tendances : la mésentente chronique au sein de la famille, les violences

subies (telles que les agressions sexuelles), le sentiment d'être dépressif et la fugue. « Ce sont des données qui reviennent dans chaque enquête », constate M^{me} Choquet. Ainsi, près de la moitié des jeunes qui ont tenté de se suicider ont fait une fugue dans l'année précédente, plus de 60 % jugent leur vie familiale « tendue » et 50 % estiment que leurs parents ne s'intéressent pas à eux. Mais, parce qu'elles portent sur des effectifs réduits, ces données ne sont pas, statistiquement, suffisamment significatives, et apparaissent simplement comme des facteurs associés à la tentative de suicide.

Dans son dernier « Baromètre santé des 12-25 ans » publié en 2004, l'Institut national de prévention et d'éducation pour la santé (Inpes) a, pour la première fois, fourni une approche régionale en comparant les attitudes des jeunes en Alsace, Nord-Pas-de-Calais, Pays de la Loire et Picardie. Les déclarations de tentative de suicide varient de 3,3 % en Alsace à 5,3 % en Picardie. Et, là encore,

dans les quatre régions, les filles sont davantage enclines à l'acte suicidaire que les garçons.

La tentative de suicide chez les jeunes « relève davantage d'un appel à changer de vie plutôt qu'à un désir de mort », relève M^{me} Choquet. A la question, « voulez-vous mourir ? », posée à des jeunes qui ont tenté de se suicider, 56 % des garçons et 62 % des filles répondent par la négative.

Face à ces données actuelles - la mort par suicide chez les jeunes diminue mais les tentatives de suicide dans cette population augmentent - la spécialiste de l'Inserm se demande si ces deux tendances ne cachent pas une réalité plus prosaïque. « L'amélioration de la prise en charge médicale des suicidants, la modification du conditionnement des médicaments, des armes à feu moins nombreuses ou mieux cachées par les familles », tout cela, s'interroge-t-elle, n'aurait-il pas contribué à diminuer le nombre de décès par suicide mais pas les idées suicidaires des jeunes ? ■

SANDRINE BLANCHARD

Comment une petite confrérie mystique est devenue une des composantes majeures de l'ultraorthodoxie juive

Comprendre le hassidisme

LA NAISSANCE DU HASSIDISME. Mystique, rituel et société, XVIII^e-XIX^e siècle de Jean Baumgarten.

Albin Michel, 652 p., 27 €.

Nous avons tous rencontré à Paris, New York, Jérusalem ou Anvers ces pâles figures vêtues de longs caftans, chapeautés de noir ou de fourrure, avec des papillotes le long d'un visage souvent émacié et toujours livide. Elles semblent sorties d'un roman d'Isaac Bashevis Singer ou d'une toile de Marc Chagall, en tout cas d'un monde révolu. C'est précisément à cet autre monde que Jean Baumgarten – après Jean de Menasce, Martin Buber et Elie Wiesel – consacre cette somme où l'érudition le dispute à l'élégance, frottée aux grandes bibliothèques de notre planète, lui qui a arpenté les chemins de ces fous de Dieu à Jérusalem et dont il connaît les moindres oratoires. Voici un livre fondamental pour comprendre un phénomène fascinant de l'histoire religieuse européenne : une petite confrérie

mystique née en Pologne au milieu du XVIII^e siècle est aujourd'hui une des forces majeures de l'ultraorthodoxie juive de notre monde. La question est la suivante : comment une religion négociée-t-elle l'entrée dans le monde moderne, celui de la subjectivité reine et de l'universalité de la raison ?

Le mouvement a été fondé en Ukraine par un mystique, Israel Baal Shemtov, « le Maître du Saint Nom », appelé tout simplement le Besht (1700-1760). Un hassid, c'est un homme pieux, un fervent qui veut transfigurer son existence en prière et être l'acteur de la renaissance de sa vie par-delà les autorités officielles. Les hassidim partirent très tôt et régulièrement en Palestine. Le Besht n'a rien écrit et ce sont ses disciples qui publièrent ses dits. De même pour son arrière-petit-fils, le célèbre Nahman de Bratzlav (il meurt en 1810), sorte d'anarchiste religieux dont les disciples, les Bratzlaver, sont si actifs de nos jours. C'est un des rares rabbins dont nous possédons une belle biographie en français (*Un maître tourmenté*, d'Arthur Green, Albin Michel, 2000).



Des Hassidim à Jérusalem, 1991. ABBAS/MAGNUM PHOTOS

La réaction des opposants ne se fit pas attendre, organisée d'abord par Gaon de Vilna (1720-1797), un des plus grands érudits de son temps. Jusqu'à aujourd'hui, on repère sans difficulté l'abîme qui sépare ces adversaires. En effet, ces hassidim ont parfois de très mauvaises lectures, kabbalistes par exemple ! Gershon Scholem s'en fit naguère le subtil exégète. Avec Shneur Zalman de Lyadi (1745-1813) et son manuel d'éthique tout autant que somme mystique, le *Tanya* (1813), nous aurons une approche un peu plus intellectuelle. On commence à fulminer des anathèmes (en 1772 puis en 1781) et même à brûler quelques livres. L'Europe orientale juive s'embrace alors que les juifs, en France, entrent à l'École polytechnique et que leurs homologues allemands s'installent dans les universités.

Le judaïsme officiel n'est pas en reste. Bref, ces hassidim auront à peu près tout le monde contre eux : les rationalistes s'en moquent, les rabbins les attaquent et les gouvernements condamnent toutes les sectes. Les grands historiens eux-mêmes, Heinrich Graetz et Gershon Scholem, sourient aux « *rasades d'eau-de-vie* » qui aident à se rapprocher de Dieu et méprisent ces contes « *de bonnes femmes* ». Comment peuvent-ils comprendre que le judaïsme se recompose sous

leurs yeux, non seulement dans une autre pensée, qui va subvertir la tradition, mais encore avec d'autres configurations sociales. Au centre de la communauté se tient désormais le Juste, le *tsadik*, maître d'un nouveau savoir qui se diffuse, s'imprime et se répand comme une traînée de poudre. Les rebbe sont des sages, des maîtres, des intercesseurs. Ils possèdent un pouvoir miraculeux. Ne prétendent-ils pas avoir vaincu Napoléon, qui n'a pu conquérir la Russie ? Partout où ils s'installent, c'est « *une étincelle de sainteté implantée en milieu profane* », dit joliment Baumgarten.

Ces pouvoirs de thaumaturge, d'exorciste, de guérisseur, comme leur rôle charismatique quasi chamanique, défient l'exégèse rationnelle. Il faut dire que la ferveur s'exerce : Menahem Mendel de Peremyshlany a passé douze ans silencieux et Menahem Mendel de Kotsk restera vingt ans enfermé, seul, dans une petite pièce. A l'opposé, Israël de Ruszhin vit dans un palais avec une véritable cour, car la rédemption commence dans ce monde et que cette cour est l'image de celle du ciel ainsi que celle de l'organisation du peuple d'Israël autour de la Torah. Du coup, fils, gendre, neveu, tout est bon pour s'inscrire dans une généalogie croyante qui flirte parfois avec l'hérésie. Des dynasties quadrillent

désormais l'Europe orientale, tissant un réseau de foi et de pratique nullement réductible à un système philosophique. Des centaines de rabbins se citent, se répondent et racontent des histoires dans une géographie aujourd'hui largement imaginaire. Qui irait chercher des hassidim au cœur de la Mitteleuropa, aujourd'hui, alors qu'on les trouve désormais à Jérusalem ou à New York ?

Cet univers de la sainteté, de la joie, de la misère et de la piété s'est effondré après la première guerre mondiale, le communisme et la Shoah. Cette saveur explosive, joyeuse et inquiétante, ce sourire de la raison reposent désormais dans des mémoires. Le plus stupéfiant est que ce monde qu'on croyait anéanti reprend aujourd'hui un nouvel essor. Au-delà des institutions et des systèmes théologiques, les hassidim sont entrés autrement dans la modernité la plus sophistiquée, celle des portables et des computers. On devrait toujours se méfier des mystiques. ■

DOMINIQUE BOUREL

Signalons également le dernier ouvrage de Moshé Idel, *Mystiques messianiques. De la kabbale au hassidisme, XIII^e-XIX^e siècle*, préface d'Umberto Eco, traduit de l'anglais par Cyril Aslanov, Calmann-Lévy, 640 p., 29,50 €.

Des cultures juives

Trois ans après sa parution à New York, ce très beau volume collectif fait déjà figure de classique et il faut saluer l'éditeur qui a pris l'initiative de le traduire en français. A la fois somme savante et manifeste intellectuel, l'ouvrage relève un double défi, pédagogique et méthodologique : d'une part, il réunit les contributions de spécialistes venus de divers pays et de multiples disciplines, pour revisiter la pluralité des cultures juives à travers les siècles. D'autre part, il rompt résolument avec les catégories et la démarche d'une certaine tradition historiographique, qui centre d'emblée sa recherche sur « *l'idée d'une différence et d'un isolement juifs* ». Etudiant telle ou telle pratique quotidienne

(vestimentaire, langagière...) en Palestine gréco-romaine, dans l'Italie de la Renaissance ou encore dans la diaspora ottomane, ils mettent donc en lumière les interactions constantes entre cultures juives et cultures environnantes, et montrent que les « *définitions de soi* » propres au judaïsme sont beaucoup plus diverses que ne le laisse croire la simple étude des traditions religieuses et rabbiniques. ■

J. B.

Les Cultures des juifs, une nouvelle histoire, sous la direction de David Biale. Traduit de l'anglais par Jacques Mailhos et Jean-François Sené. Editions de l'Éclat, 1 102 p., 60 €.

Formation et histoire d'une « communauté textocentrique » La religion du commentaire

LE PEUPLE DU LIVRE. Canon, sens et autorité (titre original)

de Moshé Halbertal. Traduit de l'anglais par Jacqueline Carnaud, éd. In Press, 240 p., 25 €.

Malgré un lieu commun largement répandu, le peuple juif est peut-être davantage celui du commentaire que celui du Livre, et le secret de sa longue survie réside sans doute moins dans l'obéissance disciplinée à la Loi écrite que dans une passion renouvelée pour l'infinie diversité interprétative de sa Lettre. Dans un essai concis et élégant, Moshé Halbertal examine à nouveaux frais cette figure obligée du discours sur le judaïsme comme « religion du Livre ». Croisant les approches (linguistiques, philoso-

phiques) et les traditions (juridiques et littéraires, hindouistes et musulmanes...), il mobilise une érudition aussi solide que discrète afin de retracer l'histoire de la « *révolution rabbinique* » et de ses répercussions indissociablement spirituelles et politiques.

A peu près achevée dans la période qui suivit la destruction du deuxième temple (70 ap. J.-C.), cette « révolution » venait entériner un long processus de « canonisation » des textes sacrés, qui avait fait d'eux la seule et unique source de toute autorité. C'est le moment où la classe sacerdotale connaît un véritable déclin, celui aussi où l'érudit triomphe sur le prophète, et l'exégète sur le guerrier. On assiste alors à la formation de ce que Halbertal nomme une « *communauté textocentrique* », où celui qui excelle dans le commentaire de la Torah est placé au sommet de la hiérarchie sociale, et où la fréquentation intense de certains textes représente désormais pour chacun (les chacunes étant d'emblée exclues...) une condition sine qua non d'appartenance.

Dans ces conditions, c'est le statut du texte qui se trouve métamorphosé : loin d'un simple contrat (je m'engage à respecter les rites), il constitue désormais un objet d'interprétation illimité. Tant et si bien que la controverse elle-même s'est peu à peu trouvée canonisée par la tradition juive,

la querelle exégétique tenant lieu de dogmes. En témoigne notamment le rôle matriciel qui fut longtemps celui du commentaire talmudique dans l'enseignement traditionnel : « *Si la Torah avait été donnée tranchée, nous n'aurions pas de jambe sur laquelle nous tenir* », dit ainsi un passage du Talmud de Jérusalem.

Consolider l'unité

D'où le paradoxe souligné par Halbertal en fin de parcours : loin de consolider l'unité du peuple juif et de fortifier son identité spécifique, le projet sioniste l'aurait largement privé de ce qui faisait sa véritable originalité. Prolongeant à sa manière le mouvement des Lumières juives né au XVIII^e siècle (la Haskalah), il a en effet remplacé la Bible au cœur du « patrimoine national » juif et disqualifié le Talmud comme trop associé à l'Exil et à la culture diasporique. Ce faisant, les dirigeants de l'Etat d'Israël ont rompu le fil d'une continuité qui reposait tout entière sur la transmission collective d'une herméneutique textuelle ouverte à l'infini : « *Le fait que la Bible a supplanté le Talmud dans le système scolaire israélien a considérablement affaibli la nature textocentrique de la communauté et modifié en profondeur sa conscience politique* », tranche ainsi le professeur de l'Université hébraïque de Jérusalem. ■

JEAN BIRNBAUM

Anita Shapira poursuit la polémique avec les « nouveaux historiens » Aux sources d'un imaginaire

L'IMAGINAIRE D'ISRAËL. Histoire d'une culture politique

d'Anita Shapira. Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen, préface de Maurice Kriegel, Calmann-Lévy, 370 p., 25 €.

L'historienne Anita Shapira, spécialiste du sionisme travailliste, s'est fait connaître comme une figure de proue de la réfutation des thèses des « nouveaux historiens » israéliens. Divers dans leur rapport aux origines d'Israël et à son évolution – certains sont antisionistes, d'autres éminemment sionistes, beaucoup « post-sionistes » –, ceux-ci (Benny Morris, Zeev Sternhell, Tom Segev, Avi Shlaim, Ilan Pappé, pour citer les plus connus) s'attachent depuis les années 1980 à « déconstruire » ce qu'ils jugent être les mythologies fondatrices de l'Etat juif. Au cœur de leur travail : la réalité des faits historiques dans la relation entre le mouvement national juif, le sionisme et son environnement arabe – prioritairement palestinien – et le silence ou la « *réécriture idéale* » dont nombre d'éléments marquants de cette relation ont longtemps fait et font toujours l'objet.

Sans s'y référer, Shapira poursuit la polémique avec ses adversaires, tant les thèmes abordés constituent des « réponses » à

des remises en cause de l'« historiographie officielle » soulevées auparavant par certains d'entre eux, surtout Sternhell et Segev.

L'ouvrage se structure en trois grands ensembles, abordant l'identité israélienne (« L'invention de l'homme hébraïque »), l'universel (« Socialisme, nation, tradition religieuse »), enfin les « Présences de la Shoah » dans la constitution de l'identité israélienne contemporaine. Certains chapitres sont novateurs – tel celui sur l'« *échec d'une génération* », celle des sabras, dans les années 1950, à imposer une nouvelle vision de l'« Israélien », à rebours de celle prônée par les fondateurs de l'Etat, ou encore celui qui montre comment fut imposée une réécriture de l'histoire conforme à la construction d'un ethos national positif.

D'autres chapitres surprennent le lecteur. Comme ceux intitulés « Ben Gourion et la Bible » et « Le mouvement ouvrier israélien et la tradition religieuse ». Principal bâtisseur de l'Etat, « *le mouvement ouvrier d'Eretz Israël*, rappelle l'historienne, était l'héritier de deux traditions antireligieuses : les Lumières et le socialisme ». Cependant, « *caractérisé par une très forte identité ethnique et un sentiment national dominant* », il s'en distinguait par le fait qu'« *il s'enracinait autant dans le monde de l'instinct, du mythe et de la mystique que dans le monde de la raison. La doctrine sioniste et socia-*

liste du mouvement erez-israélien procédait de l'univers du mythe juif et était tissée dans la trame des rêves concernant la rédemption, le messianisme, la terre ancestrale et l'avènement du royaume de Dieu sur terre ».

Pour autant, dans un ouvrage qui se veut l'« *histoire d'une culture politique* » (sous-titre du livre), un thème fait l'objet d'un assourdissant silence. La question arabe y est absente, comme si elle n'avait eu aucun rôle ni impact ! Dans son *Histoire intellectuelle et politique du sionisme* (1860-1940), Georges Bensoussan (*Le Monde* du 12 avril 2002), évoquait l'« *ignorance volontaire* » et le « *silence* » sur cette question dans la communauté juive de Palestine avant la constitution de l'Etat. Un non-dit dans lequel il voit le signe d'« *un tumulte intérieur violent* ». « *La question arabe*, écrit-il, *est tue parce qu'elle contredit l'image de soi, (...) celle d'un humaniste respectueux du droit des peuples* ».

En ce sens, *L'Imaginaire d'Israël* s'inscrit dans une veine identitaire. Il permet de mieux comprendre comment, en adhérant massivement au concept de l'« *unilatéralisme* » dans la relation aux Palestiniens, la société israélienne actuelle peut aussi, dans son immense majorité, « ignorer » le sort imposé à l'autre société qui vit à côté d'elle-même. ■

SYLVAIN CYPEL

Un recueil d'articles retrace l'itinéraire d'Yves Benot, de la recherche aux luttes anticoloniales

Le militant et l'historien

Approcher un parcours intellectuel, tel est l'intérêt de ce recueil d'articles – vingt-deux au total – publiés entre 1963 et 2004, dont un inédit. Réunis et présentés par Roland Desné et Marcel Dorigny, ces textes reflètent bien l'itinéraire d'Edouard Helman (1920-2005). Un homme dont les parents, juifs roumains exilés en France avant la première guerre mondiale, furent déportés et gazés à Auschwitz. Itinéraire tout d'abord d'un jeune homme passé en Angleterre, du côté de la France libre, puis d'un militant, communiste et anticolonialiste. Ayant enseigné le français en Afrique noire, et l'histoire dans des collèges et lycées de métropole, celui que l'on connaît sous le pseudonyme d'Yves Benot usa également d'autres noms d'emprunts : J. Deriaz, F. Sego et G. Clair. Pourquoi s'attacher ainsi à brouiller les pistes alors que, par ailleurs, Edouard Helman fut si fidèle à ses engagements premiers ? Vivant modestement, il conçut son existence comme un combat. Une lutte l'amenant à lier le travail du journaliste, de l'écrivain et de l'historien, et parfois à les confondre.

De la négritude à l'africanisme
Consacrée à « *L'Afrique des indépendances* », la première partie de l'ouvrage rappelle ses prises de position en faveur d'une « négritude » plus proche de celle de Sartre que de Senghor, et plus sensible encore à l'œuvre d'écrivains africains soucieux, écrivait-il, de dépasser le stade d'une « *métaphysique littéraire* » à ses yeux susceptible de favoriser la « *péripétuation d'un certain ordre social* ». De la négritude à l'africanisme, il n'y a

qu'un pas, franchi dès le congrès de Moscou de 1960. Époque à laquelle Helman soutint l'affirmation autonome d'un courant africaniste, synonyme de rupture avec le monde des « orientalistes » auquel les chercheurs s'intéressant à l'Afrique noire étaient auparavant souvent rattachés. L'esprit de l'africanisme, notait-il alors, devait être celui d'un « *encyclopédisme* », au sens « *militant* ». Un africanisme tourné vers les Africains, où qu'ils soient. D'où le fameux article « *L'Afrique en France* », consacré aux immigrants africains et paru dans *La Pensée*, dès 1970. On pouvait y lire que, « *si la classe ouvrière autochtone avait, hier, un intérêt objectif à la liquidation du colonialisme direct, elle a aujourd'hui un intérêt objectif à celle du néocolonialisme* ».

C'est en partant des interrogations, des prises de position et des luttes contemporaines que Helman, devenu alors résolument Benot, épousa la cause des Lumières. Celle de philosophes parfois combattus et discrédités, à partir des années 1970, soit parce qu'ils n'auraient pas été suffisamment loin dans leur dénonciation de la traite et de l'esclavage, soit, pour d'autres, parce qu'ils furent à l'une des origines de la Révolution française.

L'historien doit ici savoir rendre hommage au chercheur Yves Benot. A celui

qui montra que, au-delà d'évidentes contradictions et ambiguïtés, des hommes comme Diderot, Raynal ou Grégoire surent être en avance sur nombre de leurs contemporains, contribuant ainsi à les éveiller. Les développements sur la Montagne, Robespierre et les luttes pour l'émancipation renvoient à un autre genre, où le militantisme masqua parfois l'historien. Mais c'est ainsi, et Benot contribua néanmoins à montrer que la question de la traite et des colonies devait être réinsérée dans la grande histoire de la Révolution française. A cet égard, les parties deux et trois de l'ouvrage sont tout à fait éclairantes.

« *Il ne coûte pas grand-chose de partir en guerre (...) contre l'esclavage et autres choses semblables, et de déverser sur de telles infamies un courroux moral supérieur (...). Mais cela ne nous apprend rien sur la façon dont ces institutions sont nées, sur les causes pour lesquelles elles ont existé et sur le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire.* » A sa manière, Yves Benot semble avoir fait sien cette formule d'Engels, de *L'Anti-Dühring*.

L'hommage qui lui est rendu par les éditeurs de ce livre a ceci d'intéressant qu'il permet aussi de rappeler ce qui constitue, de fait, l'une des grandes originalités de la recherche française en matière d'histoire négrière. Celle d'un milieu originellement formé autour de personnes sou-



LES LUMIÈRES, L'ESCLAVAGE, LA COLONISATION d'Yves Benot.

La Découverte, « Textes à l'appui/histoire contemporaine », 336 p., 29,50 €.

Un excellent ouvrage de Laurent Dubois sur l'événement-clé qui révolutionna l'histoire antillaise De Saint-Domingue à Haïti

LES VENGEURS DU NOUVEAU MONDE
Histoire de la révolution haïtienne
(Avengers of the New World)
de Laurent Dubois

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Thomas Van Ruyambeke, Les Perséides (4, rue des Francs-Bourgeois, 35000 Rennes), « Le monde atlantique », 448 p., 25 €.

A l'heure où l'histoire coloniale peine à se dégager de surenchères simplificatrices et de manipulations hasardeuses, il est bon de renouer avec la stricte rigueur de l'historien. On se souvient de l'excellent travail que Laurent Dubois, aménageant sa thèse, avait consacré à l'abolition de l'esclavage par la Convention. *Les Esclaves de la République* (Calmann-Lévy, 1999) offre mieux qu'une session de rattrapage sur l'éman-

ciation occultée : une invitation à repenser la notion d'histoire nationale.

Le jeune historien affronte aujourd'hui l'un des événements-clés de l'histoire antillaise, la révolution haïtienne, référence obligée, qu'on la célèbre ou qu'on la vilipende. Le récit qu'il en propose est aussi complet qu'informé, d'autant plus intelligible que le premier quart de l'essai présente Saint-Domingue avant l'embrasement de l'été 1791. Tenue pour la « *perle des Antilles* », cette « île à sucre » est plus que florissante à l'heure où émerge l'affirmation politique des droits de l'homme, mais son exceptionnelle réussite repose sur un implacable régime ségrégationniste dont le fondement raciste (les colons blancs, bénéficiaires du système, face aux esclaves noirs attachés aux plantations, et, entre les deux, les gens de couleur libres, exclus des droits civiques). Avec un réel talent d'écrivain, Dubois sait camper les

protagonistes, jouer des contrastes : le chapitre IV, « Le feu dans la canne », s'ouvre sur l'envol d'un aérostat en avril 1784, noces de l'air, du feu et de la science, pour mieux donner à ressentir l'effroi du marquis de Gallifet, dont la plantation est une pièce maîtresse de l'économie sucrière, recevant en août 1791 ce mot d'un voisin : « *Vos habitations sont en cendres, vos mobiliers ont disparu, votre administrateur n'est plus ! L'insurrection a étendu sur nos propriétés les horreurs de la dévastation et du carnage.* »

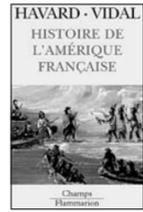
Campement d'une armée d'insurgés, le lieu n'est que le premier d'une longue liste de foyers dont l'ardeur est à peine éteinte, par l'abolition de février 1794, que déjà on s'interroge à Paris sur l'énormité de la concession consentie pour éviter la perte de ce territoire convoité par les Anglais. Sur place, les leaders noirs ne partagent pas les mêmes rêves, divergent sur les priorités comme sur les fidé-

lités. Tandis que certains réforment la gestion des plantations à l'abandon, d'autres jouent la radicalisation politique. Dubois ne masque rien, sans égarer jamais. Sorti vainqueur, par une formidable habileté politique, des tensions qui l'opposent ainsi à Dieudonné, Sonthonax, Rigaud, Toussaint Louverture croit un temps pouvoir assurer « *la sûreté de la liberté* » selon ses vues. De son propre aveu dictateur et prophète, il échoue cependant, mais l'irréversible est là : la première république noire du monde naît en 1804.

Rendant avec brio l'émergence de la conscience des Noirs comme les inflexions successives du processus révolutionnaire dans l'île, Dubois établit clairement que c'est là sans doute, dans le bruit et la fureur, que les idéaux démocratiques ont été le plus radicalement défendus. Une leçon à retenir. ■

PH.-J. C.

ZOOM



HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE, de Gilles Havard et Cécile Vidal. Du début du XVII^e siècle aux dernières heures du Consulat, l'espace colonial français fut

d'abord américain et continental. Imaginée par Philippe Jacquin, dont la disparition prématurée manqua ruiner le projet, cette somme capitale, tant par son ambition que par le crible critique qu'elle emploie pour pénétrer un épisode caricaturé quand il n'est pas simplement oublié, reparait en poche moins de trente mois après sa première publication. Gilles Havard et Cécile Vidal ont fait mieux que la réviser. Ils l'ont enrichie (réécriture du dernier chapitre, problématique renouvelée de l'introduction), ce qu'atteste l'excellente bibliographie qui intègre la livraison 2005 de *Louisiana History*, des catalogues d'exposition de 2005 comme un collectif sur *La Présence française en Amérique du Nord* annoncé aux PU de Paris-Sorbonne pour 2006. Le chapitre sur « Esclaves et esclavage » illustre une fois encore la rigueur et la pertinence de l'entreprise. Un grand livre à lire absolument. *Ph.-J. C.*

Flammarion, « Champs », 864 p., 12,50 €.

IMAGINAIRE ET SENSIBILITÉS AU XIX^e SIÈCLE

Études pour Alain Corbin, sous la direction d'Anne-Emmanuelle Demartini et Dominique Kalifa. La fécondité de l'œuvre d'Alain Corbin n'est plus à démontrer. De l'histoire des odeurs à celle du désir de rivage en passant par l'étude du paysage sonore, le spécialiste du XIX^e siècle a ouvert bien des chantiers et revu à nouveaux frais des questions anciennes. Pour lui rendre hommage, il a été choisi de souligner l'influence de ses travaux en demandant à ses élèves directs de donner une contribution originale. A travers trois thèmes principaux, l'espace, l'histoire politique renouvelée et les sensibilités – « le corps, le désir et l'horreur » –, le lecteur se promènera au XIX^e siècle, parmi les villages du Quercy en proie à des rivalités politiques, avec les visiteurs de champs de bataille ou dans les hospices de Bicêtre et la Salpêtrière, à la Morgue, pour ne citer que cela, en compagnie de la meilleure historiographie. *N. O.* Creaphis, 278 p., 30 €.

Signalons la parution de *Cosmopolitismes, patriotismes. Europe et Amériques 1773-1802*, collectif dirigé par Marc Belissa et Bernard Cottret, qui interroge la dialectique entre l'universel et le singulier à travers des mouvements révolutionnaires et patriotiques peu connus, de Genève au Pérou (Les Perséides, 224 p., 16 €).

Eviter la confusion des crimes

En 2001, dans le catalogue des ventes d'un antiquaire spécialisé, le professeur Henry Louis Gates Jr, de Harvard, repère un document curieux. Manuscrit non publié, pouvant avoir été écrit par une esclave, fugitive de Caroline du Nord, au milieu du XIX^e siècle. Il achète. Il lui faudra un travail de Sherlock Holmes pour établir l'authenticité du document et identifier la femme qui l'a rédigé. Encre et papier, expertisés, datent de la décennie 1850. Le texte, toutefois, déconcerte : la narratrice se dit esclave, l'intrigue se présente comme autobiographique, mais c'est aussi un roman sentimental, à la langue fleurie, aux péripéties parfois tarabiscotées, une histoire « gothique », selon le goût du temps, avec ce qu'il faut de vieil arbre hanté, de secrets de famille et de traîtres sans cœur. Les spécialistes y discernent des réminiscences diverses, échappées du Dickens de *Bleak House* ou de la Brontë de *Jane Eyre*.

Reste donc à savoir si l'auteur, une certaine Hannah Crafts, fut vraiment ce que dit son récit. Les pistes à remonter s'appuient, par exemple, sur les

mentions de personnes ayant réellement existé. Ce n'est pas le cas dans les romans abolitionnistes de l'époque, comme *La Case de l'Oncle Tom*. On trouve aussi, chez Hannah Crafts, la description d'itinéraires réellement empruntés par des esclaves en cavale. On repère finalement, sous sa plume, une multitude de détails singuliers, inaccessibles à un auteur qui aurait voulu s'imaginer dans la peau d'une esclave. Selon les experts, ce récit fut donc bien rédigé par une femme noire, esclave en Caroline du Nord, qui a fini sa vie institutrice dans le New Jersey.

Il vient donc de loin, ce récit ! Celle qui finalement s'y exprime était d'abord interdite d'instruction, de liberté, de vie simplement humaine. Enfant, elle aurait dû ne jamais rien apprendre. Fugitive, elle aurait dû, comme tant d'autres, succomber à la traque des chiens ou à la dureté des sanctions. Elle n'aurait laissé aucune trace. Nous n'aurions rien su de ses sentiments, ses espoirs ou sa désespérance. Mais il en fut autrement. Par une série de hasards ou de nécessités, la machine à déshumaniser s'est grippée.

De braves gens, voisins de ses maîtres, ont alphabétisé en cachette la jeune fille. Ses atouts : elle travaillait comme domestique, et non dans les plantations, et elle avait la peau très claire. Christianisée, respectueuse des lois, elle fut somme toute plus résignée que rebelle. En la lisant, on découvre des réalités insoupçonnées. Ainsi la proximité, immédiate et complice, entre maîtresse et servante : « *Ceux qui*

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

s'imaginent, écrit Hannah Crafts, *que les dames du Sud gardent leurs distances avec leurs servantes et leur adressent à peine la parole juste pour leur donner des ordres se trompent du tout au tout. Entre la maîtresse et l'esclave se trouve une liberté qu'on ne trouve probablement nulle part ailleurs.* »

L'important, c'est ce qu'apprend ce voyage dans la conscience d'une esclave de 1855. L'insupportable : la

transmission héréditaire d'un labeur sans fin, sans rémunération, sans échappatoire. Le pire n'est pas la souffrance physique, mais bien le fait de ne pas s'appartenir. A plusieurs reprises, Hannah Crafts exprime l'angoisse effarante d'exister sans savoir qui, demain, aura sur elle la mainmise : « *On ne peut jamais avoir de certitudes ni de confiance absolue même lorsque tout va bien. Le maître indulgent peut mourir ou faire faillite.* » Les domestiques seront alors dispersés aux enchères, vendus comme les meubles. Parmi les scènes inhumaines de ce genre, on retiendra celle-ci : une maîtresse a décidé de chasser une des esclaves favorites de son mari, avec les enfants que lui a fait le maître. L'un d'entre eux crie : « *Oh ! papa, vous n'allez pas nous vendre ? Vous disiez que j'étais votre chéri, votre petit homme* »... Là se trouve l'essence même de ce crime contre l'humanité que constitue l'esclavage : les êtres humains achetés ou cédés comme des choses ou des bêtes, au mépris de toutes les lois de la parenté, du cœur et de la dignité.

Ce crime contre l'humanité que fut

l'esclavage, il est indispensable de continuer à le mettre plus et mieux en lumière. Il faut en montrer l'étendue, en rappeler l'horreur, en honorer publiquement les victimes. Et il faut combattre, parce qu'elle déshonore toutes les mémoires, cette dangereuse confusion des crimes que des esprits déformés tentent à présent d'organiser. L'esclavage ne fut pas la Shoah. Pour une raison simple et décisive : les nazis ont formé le projet d'exterminer la totalité des juifs, tandis que jamais les esclavagistes n'eurent la volonté d'exterminer les Noirs. Cela ne rend évidemment en aucune manière l'esclavage moins criminel ou moins déplorable. Il y a plusieurs types de crimes contre l'humanité. Les confondre, c'est nuire aux victimes.

AUTOBIOGRAPHIE D'UNE ESCLAVE (The Bondwoman's Narrative)

de Hannah Crafts. Edition établie par Henry Louis Gates Jr, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Maillet. Payot, 336 p., 20 €.

L'univers de Robert Crais, romancier hanté par le rapport père-fils et le mystère de la filiation

Enquêtes de paternité

L'HOMME SANS PASSÉ
(The Forgotten Man)
de Robert Crais.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Hubert Tézénas,
Belfond, « Nuits noires »,
396 p., 20,50 €.

Mêler une quête familiale à une enquête criminelle est une figure classique du roman policier, puisque l'explication se trouve généralement dans le passé des protagonistes. Mais Robert Crais a porté le procédé à un point d'équilibre parfait. Son héros, le détective privé de Los Angeles Elvis Cole, a connu une enfance difficile, auprès d'une mère instable, qui disparaissait régulièrement, et il n'a jamais connu son père. Le petit Elvis lui-même fuguait régulièrement, à chaque fois qu'un cirque passait à proximité de la maison, depuis que sa mère lui avait affirmé qu'elle avait rencontré son père lors d'un spectacle où il exécutait un numéro d'homme-obus. Même si cette histoire ressemble aux affabulations d'un esprit dérangé, le gamin la prend pour argent comptant : il se lance régulièrement sur les traces de son père, ce qui a le double avantage de l'initier très tôt aux techniques de l'investigation et de lui faire rencontrer un véritable détective, celui qui à chacune de ses escapades le ramène à la maison.

Devenu adulte, Elvis Cole reste hanté par le mystère de sa filiation, et le rapport père-fils demeure le motif permanent de la plupart des romans de Robert Crais. Dans *Le Dernier Détective* (1), qui vient de paraître en poche, Ben, le fils de la compagne d'Elvis Cole, est enlevé par son propre père acoquiné avec une bande de malfrats. L'enquête mouvementée de Cole fera de lui la coqueluche des médias et lui vaudra le titre de « meilleur détective du monde ».

Dans *L'Homme sans passé*, le détective est en pleine déprime. Sa copine est partie avec son fils vivre sous des cieux plus cléments. Il laisse le courrier s'empiler à son bureau, sans la moindre envie de reprendre ses activités, jusqu'au jour où la police lui apprend qu'un inconnu blessé dans une ruelle de Los Angeles a affirmé avant de mourir qu'il était à la recherche de son fils, Elvis Cole.



Los Angeles. GUILLAUME ZUILI/AGENCE VU

La victime ne présente aucune ressemblance physique avec le détective. C'est un drôle de personnage, le corps tatoué de symboles religieux, dont le passé va révéler une étrange relation père-fils.

L'enquête que mène la police sur cet assassinat s'imbrique avec la recherche plus personnelle de Cole. Mais Kelly Diaz, l'inspectrice chargée de l'affaire, a elle aussi quelques cadavres familiaux dans son placard : le mélange des deux intrigues va donner des résultats explosifs et totalement inattendus.

Obsession pour le passé

L'obsession pour le passé familial de Robert Crais s'explique sans doute par son parcours. Un parcours atypique, puisqu'il a débuté là où bien des écrivains américains verraient bien le couronnement de leur carrière : à Hollywood. Né en 1953 en Louisiane (Crais, se plaît-il à souligner, est un nom d'origine française), il a dès l'adolescence commencé à écrire des nouvelles, avec succès puisque très rapidement il est allé

s'installer en Californie pour travailler à Hollywood sur des séries télévisées, *Hill Street Blues*, *Lacey & Cagney*, *Quincy*, *Miami Vice*, etc.

Un beau jour il est tombé sur *The Little Sister* de Raymond Chandler (*Fais pas ta rosière*). « J'ai lu tous ses livres en deux semaines. Je voulais être Raymond Chandler ou rien. » Même s'il reconnaît que cette expérience audiovisuelle a constitué un bon apprentissage, il s'en est vite détourné, gêné par le carcan qu'imposait ce type d'exercice. A la mort de son père en 1985, il crée le personnage d'Elvis Cole pour transposer et tenter de résoudre par le biais de la fiction les problèmes qu'il rencontre dans la vie. C'est peut-être cet ancrage psychologique et l'humour dont il fait constamment preuve qui rendent le personnage attachant et crédible malgré la relative extravagance de ses aventures qui tendent à faire de lui une sorte de super-héros.

Si, dans ses premières apparitions, Elvis Cole semble un clone de Philip Marlowe – il pourrait en tous les cas

être son fils –, Robert Crais s'est progressivement démarqué de la figure tutélaire de Chandler. L'univers qu'il crée est composé de personnages à la fois combattifs et fragiles, c'est Joe Pike l'ami de Cole, une sorte de baroudeur capable de vous sortir des pires situations, Carol Starkey la démineuse, pratiquement morte et ressuscitée à la suite d'une opération qui a mal tourné et qui ne sait comment avouer son amour à Cole, c'est Kelly Diaz, ravagée par le drame qu'elle a vécu dans son enfance et qui cherche à retrouver une forme d'équilibre dans son boulot de flic. Mais c'est surtout Elvis Cole, le héros de la série dont Robert Crais, malgré son expérience hollywoodienne ou peut-être justement à cause d'elle, refuse obstinément de céder les droits d'adaptation cinématographique pour laisser à chaque lecteur le soin de se faire son cinéma. ■

GÉRARD MEUDAL

(1) Traduit de l'anglais par Hubert Tézénas, Pocket, 430 p., 7 €.

ZOOM



LA PISTE DE SALONIQUE
de Sergios Gakos
Cette année-là, le 1^{er} janvier tombait un dimanche. La toute première tâche dont dut s'acquitter Simeon Piertzovanis, ce fut

d'enterrer le vieil avocat Loukas Marselos, qui avait fait de lui son associé et son fils adoptif. Loukas ne laisse pas grand-chose en héritage, un petit appartement, une Hillman poussive et pas la moindre affaire en vue. De toutes façons, Simeon, quadragénaire confit dans le whisky, n'a pas d'autre ambition que de se laisser couler. C'est alors que débarque de Thessalonique la superbe Dafni. Fille d'un magnat, femme d'un militaire et mère d'une gamine née d'une liaison dont elle n'a jamais parlé à personne, elle se croit victime d'un chantage. Tout le monde est un peu fou dans cette histoire, mais d'une folie plus ou moins sympathique. Avant fin janvier tout sera réglé, non sans que Simeon y ait laissé quelques plumes. *La Piste de Salonique* est le premier roman remarquable d'un auteur né en 1957 qui a étudié le théâtre à Paris avant de devenir metteur en scène dans son pays. Transposition très réussie du « hard boiled » américain dans la Grèce des colonels. Avec une véritable ambiance et quelques portraits inoubliables. G. Me.

Traduit du grec par Michel Volkovitch, éd. Liana Levi, 288 p., 18 €.

L'HOMME QUI DISPARAIT
(The Vanished Man)
de Jeffery Deaver

Toutes les conditions sont réunies pour corser cette enquête sur une série de meurtres qui se produisent à New York : un enquêteur paraplégique voué à l'immobilité, secondé par sa compagne et un criminel professionnel de l'illusionnisme, qui met ses talents au service de sa folie meurtrière en imitant des maîtres comme Houdini. Dans un cadre parfaitement actuel, c'est une variante intéressante sur le thème classique du meurtre dans une chambre close. G. Me.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Mailet, Calmann-Lévy, « Suspense », 256 p., 18 €.

Paco Ignacio Taibo II écrit un polar avec le sous-commandant Marcos Cadavre exquis au Mexique

Donc le sous-commandant Marcos, chef de l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) au Mexique, se lance dans le roman policier. Pas si étonnant : après tout, il y a des précédents. Frei Betto, le dominicain brésilien, un des éminents représentants de la théologie de la libération, devenu conseiller de

Lula da Silva depuis que celui-ci a été élu président de la République brésilienne, en a bien publié un réécrit (*Hotel Brasil*, « Le Monde des livres » du 18 juin 2004)... Et puis Marcos, qui a déjà écrit plusieurs essais, a toujours été très inventif dans son souci de populariser les idées du mouvement zapatiste.

Le voici donc associé à Paco Ignacio Taibo II pour un roman publié en feuilleton dans le quotidien mexicain *La Jornada*, puis en France dans *Libération*, dont le but avoué est d'aborder l'histoire contemporaine du Mexique. Chacun écrit alternativement un chapitre : Paco Ignacio Taibo II promène son détective Hector Belascoaran Shayne dans les rues du « Monstre » (Mexico), tandis que le sous-commandant Marcos imagine Elias Contrarios, un détective naïf mais plein de bonne volonté, qui n'a jamais quitté ses montagnes du Chiapas, un ancien compagnon d'armes de « El Sup Marcos »...

L'enquête vise à élucider la mésaventure survenue à un « fonctionnaire progressiste », Monteverde, qui reçoit sur son répondeur téléphonique des messages d'un ami mort assassiné quelques années plus tôt. Ceux-ci mettent en cause un certain Morales, sbire de mouvements d'extrême droite, et qui a sévi aussi bien à Mexico que dans le Chiapas, ce qui justifie la double enquête.

On pouvait craindre que le

roman soit passablement décevant ; c'est le cas, mais ni plus ni moins que les romans habituels de Paco Ignacio Taibo II, qui fait dire à son héros : « En bon Mexicain, Hector Belascoaran Shayne n'était pas du genre à s'effrayer devant l'absurde. Il était mexicain et borgne de sorte qu'il voyait la moitié de ce que voyaient les autres, mais de façon plus nette. »

On pouvait s'attendre à un certain didactisme, et les digressions sur « le mal et le méchant » n'y échappent pas totalement mais le côté farfelu de l'histoire atténue cet aspect d'un débat où tout le monde est appelé à donner son avis. Cela va de Manuel Vasquez Montalban, qui, il y a quelques années, réalisa un entretien avec Marcos (*Le Monde diplomatique* d'août 1999), à Don Quichotte en passant par Lorca, Angela Davis ou Pablo Neruda. Il n'est pas sûr que cela ralliera beaucoup de lecteurs à la cause zapatiste, mais si le but de l'opération était de démontrer qu'il règne une monstrueuse pagaille au Mexique à la veille de l'élection présidentielle de l'été 2006, c'est réussi. ■

G. M.

DES MORTS QUI DÉRANGENT
(Muertos incomodos)

de Paco Ignacio Taibo II et le sous-commandant Marcos.
Traduit de l'espagnol (Mexique) par René Solis, Rivages « Thriller », 208 p., 17 €.

Quatre militants multiplient les sabotages pour sauver la nature « Road-story » écologiste

Il aurait tout aussi bien pu s'appeler les Vengeurs du désert, les Révoltés en sabots, la Cabale du beurre de cacahuète, les Combattants de la sauge pourpre, mais après avoir hésité, ils ont finalement opté pour « *Le Gang de la clef à molette* » qui définit une de leurs activités favorites : dévisser le carter des pelleteuses, bulldozers et engins divers rencontrés sur des chantiers d'autoroute, des exploitations forestières, des sites industriels, laisser s'écouler l'huile et lancer le moteur à plein régime jusqu'à l'explosion fatale. On peut aussi verser du sirop d'érable dans le carburant, du sable dans le moteur, incendier le matériel ou le précipiter dans un ravin. A condition d'opérer de nuit et par surprise.

Prise de conscience

« La terre d'abord » : tel est leur slogan. Le but de leur croisade de sabotage écologique : défendre le pays contre le gouvernement. Ils sont quatre, Doc Sarvis, un chirurgien d'Albuquerque, Bonnie, sa jeune maîtresse, George Hayduke, un vétéran du Vietnam dont la principale occupation consiste à ingurgiter et évacuer des flots impressionnants de bière, et Seldom Seen Smith, mormon polygame qui organise des randonnées nautiques dans les canyons de l'Utah. Moitié boy-scouts, moitié guérilleros, ils vont de bivouac en

bivouac, organisant des planques de vivres et d'explosifs, préparant leurs attentats tout en essayant de se faire passer pour d'inoffensifs randonneurs. Le roman gagne en pittoresque ce qu'il perd en suspense. L'intrigue est évidemment prévisible, mais la confrontation de leurs points de vue, leurs discussions sur la violence (ils ne s'attaquent jamais aux personnes sauf en cas de légitime défense) et l'évocation superbe des déserts de l'Ouest américain donnent au livre une consistance singulière.

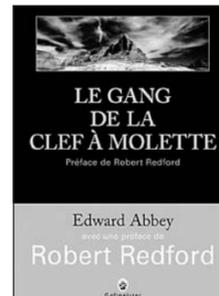
Avec *Désert solitaire* (1968) et ce *Gang de la clef à molette* (1975), Edward Abbey (1927-1989) s'est imposé comme une référence pour de très nombreux auteurs américains, dont Annie Dillard, Rick Bass ou les écrivains du Montana. On ne peut par exemple qu'être frappé par les ressemblances entre *Le Gang de la clef à molette* et *Un bon jour pour mourir* de Jim Har-

risson, qui date à peu près de la même époque. Traduit en français en 1997 chez Stock, sous le titre *Ne meurs pas ô mon désert*, dans la même traduction mais sans la préface de Robert Red-

ford, le roman paraît aujourd'hui dans une toute nouvelle maison d'édition, Gallmeister, qui entend se consacrer aux « écrits de nature ».

Même s'il rejetait cette étiquette de « nature writer », Edward Abbey reste un des pionniers d'une prise de conscience écologique aux Etats-Unis. « Regarde ce trafic, fait-il dire à l'un de ses personnages, regarde les filer sur leurs roues caoutchoutées, dans leurs voitures de deux tonnes, polluant l'air que nous respirons, violant la terre, pour promener leurs gros et indolents culs américains. Six pour cent de la population du globe engloutissant quarante pour cent du pétrole mondial. » Trente ans plus tard, les chiffres demanderaient sans doute à être actualisés, mais le problème demeure. ■

G. M.



LE GANG DE LA CLEF À MOLETTE
(The Monkey Wrench Gang)
d'Edward Abbey.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Guillaumin, préface de Robert Redford, éd. Gallmeister, 496 p., 24,50 €.

Les succès de librairie aux Etats-Unis en ce début 2006

Cruauté, sang, dépression : une saison en enfer

Une saison en enfer, ou l'hiver littéraire en Amérique. Romans et littérature d'idées déploient un formidable arsenal de violence et de sang. Dans ce concerto de l'horreur, l'Histoire et la guerre sont bien sûr les instruments de prédilection. En tête des productions littéraires de la saison, *The March* de E. L. Doctorow, fresque épique de la guerre civile américaine revue à travers le prisme du sanglant voyage du général nordiste William Sherman, d'une frontière à l'autre de la Géorgie et des Carolines.

Et au-delà de la grande Histoire, c'est bien la mort qui est le héros sans partage de la fiction américaine ces derniers mois. Dans *Saving Fish from Drowning*, Amy Tan raconte l'histoire d'une femme assassinée quelques jours avant son départ pour un long voyage sur la légendaire route de Birmanie. La narratrice se voit ainsi contrainte d'énoncer, d'outre-tombe, le récit chaotique de ses onze compagnons de voyage.

Quant au nouveau livre de Nicolas Evans, *The Divide*, il s'ouvre sur l'image d'un cadavre glacé dans les collines du Montana. Il s'agit du corps d'Abbie Cooper, recherchée par le FBI pour meurtre, et voici comment se conclut la recension de *Publishers Weekly* : « *Le passage le plus vivant du livre se situe au tout début, au moment de la dispute autour de la dépouille d'Abbie.* » *The Darwin Conspiracy*, par John Darton, suggère que Darwin lui-même n'était qu'un charlatan et un assassin. Et *If the Sky Falls*, de Nicholas Montemarano, est agencé autour de onze histoires à la première personne, parsemées de violences et sévices de tous ordres.

Evidemment, les femmes aussi ont leur rôle à jouer dans ce tableau macabre. Quoique plus métaphorique, leur malice ne va pas sans un art accompli de la cruauté. L'auteur du best-seller *Sex and the city*, Candice Bushnell, récidive avec *Lipstick Jungle*, un roman sur les femmes de pouvoir à Manhattan, ces femmes qui, « pour battre les hommes à leur propre jeu », usent de toutes les armes dont elles disposent. L'intrigue qui s'ensuit est aisément imaginable. Dans cette catégorie, le concurrent est



MICHAEL ACKERMAN/AGENCE « VU »

Everyone Worth Knowing, par Lauren Weisberger, auteur du best-seller *The Devil Wears Prada*. Weisberger y met en scène la virulente ascension sociale d'une jeune femme et, moralité oblige, le « prix » qu'elle paye *of course* : solitude hébétée, dépression, aliénation.

The March mis à part, les meilleurs romans de l'hiver sont ceux qui disent cette aliénation au travers de personnages denses et énigmatiques. Il s'agit notamment des *Diviners* de Rick Moody, et de *Indecision* de Benjamin Kunkel, le nouvel enfant terrible de la scène littéraire américaine (« *Le Monde des livres* » du 23 décembre 2005). Parfois flamboyant et surfait, le livre de Moody esquisse un portrait haut en couleur de cette chambre d'écho de toutes les illusions perdues qu'est la ville de Los Angeles. Quant à Kunkel, son premier roman est hanté par les angoisses générationnelles de l'après 11-Septembre au cœur d'une culture frénétiquement narcissique, et droguée aux anxiolytiques.

Enfin, au rayon « non-fiction », l'Irak est à l'ordre du jour, avec *The Assassin's Gate*, un récit des préparatifs

de guerre et de ses conséquences désastreuses par le reporter du *New Yorker* George Packer (« *Le Monde des livres* » du 6 janvier). Et puis, il y a cet autre récit, intelligent, habile, et qui s'en tient à la vie quotidienne des Irakiens : *Night Draws Near* : *Iraq's People in the Shadow of America's War*, par Anthony Shadid.

Mais l'événement – et la surprise commerciale – de la saison, c'est le livre de cette grande écrivain bien-aimée des Américains, Joan Didion, qui, à 73 ans, publie un livre poignant et pudique sur le deuil, *The Year of Magical Thinking*, où elle raconte la mort soudaine de son mari, le romancier John Gregory Dunne, puis de leur fille adoptive. « *Le mariage n'est pas seulement le temps, écrit Didion, c'est aussi, paradoxalement, le déni du temps. Pendant quarante ans, je me suis vue à travers les yeux de John. Je n'ai pas vieilli.* » Peut-être, au fond, que la littérature américaine ne vieillit pas justement parce qu'elle continue de vivre dans ce déni, c'est-à-dire dans l'Histoire et les histoires. ■

LILA AZAM ZANGANEH

La maison d'édition avait été mise en liquidation en février 2005 Jean-Claude Gawsewitch reprend Balland

La marque était à vendre sous enveloppe cachetée. Des quatre offres pour la reprise des éditions Balland, mises en liquidation judiciaire le 25 février 2005, celle de Jean-Claude Gawsewitch était la seule qui émanait d'un éditeur. « *Cette pratique, c'est du véritable poker, précise-t-il, il faut seulement que votre proposition soit un peu plus élevée.* » Pour 20 000 euros, il est ainsi devenu, le 19 décembre, l'heureux acquéreur des droits sur le nom Balland. « *J'ai personnellement connu André Balland [fondateur des éditions Balland en 1967] et une maison qui disparaît, c'est toute la profession qui souffre* », explique-t-il.

André Balland est décédé en 2001 mais il avait cédé sa maison dès 1991. Jusqu'en 2004, celle-ci est passée de main en main, sans qu'aucun des repreneurs successifs n'arrive à la maintenir en équilibre financier.

Connu pour ses coups, Jean-Claude Gawsewitch, qui a fait ses classes chez Flammarion, d'abord comme représen-

tant puis au service littéraire, et qui a ensuite été le directeur quasi inamovible de Ramsay pendant vingt-trois ans – il a survécu à quatre rachats, deux dépôts de bilan et une liquidation –, a surtout flairé la bonne affaire.

Depuis septembre 2004, il a décidé d'éditer sous son propre nom en faisant « *ce qu'il sait faire* » : publier des essais et des documents d'actualité. Parmi les trente livres à son actif, un véritable succès : *La Fabrique du crétin*, de Jean-Paul Brighelli, sous-titrée *La Mort programmée de l'école*. Sorti en août, il devrait ces jours-ci dépasser la barre des 100 000 exemplaires. Avec cette pépite, il peut envisager l'avenir avec une relative confiance. *A Bonne Ecole*, le deuxième tome du même auteur, doit sortir en avril.

« *En reprenant Balland, je ne sauve rien* », explique Jean-Claude Gawsewitch, qui se souvient qu'en 1983 la maison Balland avait obtenu un Goncourt avec *Les Egarés*, de Frédéric Tristant. La mise en liquidation a en effet entraîné la reprise de leurs titres et de

leurs droits par les 700 auteurs qui étaient au catalogue.

Littérature française et étrangère, mais aussi romans policiers, tels sont les trois créneaux vers lesquels M. Gawsewitch entend orienter sa nouvelle acquisition. Les premiers ouvrages sous l'enseigne Balland ressuscitée sortiront en septembre 2006. Au programme, notamment un nouveau roman de Guy Konopnicki et une trilogie d'Aino Trosell, une grande dame du polar suédois, dont il a récemment acquis les droits.

A 60 ans, Jean-Claude Gawsewitch n'a pas du tout l'intention de déteiler. « *Je redémarre, comme à 20 ans, car de toute façon, la retraite est quelque chose qui m'effraie* », confie-t-il. Avec vingt-deux titres pour l'année en cours – le même nombre que l'an passé –, il a déjà bouclé son programme pour les livres qu'il éditera sous son nom en 2006. Désormais, il est à l'affût de nouveaux coups et il avance sur deux jambes, les documents et les romans. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Blanche et Marie, de Per Olov Enquist (Actes Sud)

Œuvres de Panait Istrati (Phébus)

Hé bien ! La guerre, de Jack-Alain Léger (Denoël)

Une Histoire de bleu, de Jean-Michel Maulpoix (Gallimard, « Poésie »)

Les Premières Éditions des sentiments et La Fourrure

de la truite, de Paul Nizon (Actes Sud)

Une vie divine, de Philippe Sollers (Gallimard)

L'Homme arbre (tome II),

de Joann Sfar (Denoël graphic)

ESSAIS

L'Elite artiste, de Nathalie Heinich (Gallimard)

La Légende de Napoléon, de Sudhir Hazareesingh (Tallandier)

Le Petit Livre des couleurs, entretiens de Michel Pastoureau et Dominique Simonnet (éd. Panama)

Etats de violence, de Frédéric Gros (Gallimard, NRF-Essais)

Correspondance, de Gertrude Stein et Pablo Picasso (Gallimard)

Le Parfum, des origines à nos jours,

d'Annick Le Guérér (éd. Odile Jacob)

Histoire et art de l'écriture, de Marcel Cohen et Jérôme

Peignot (éd. Robert Laffont, « Bouquins »)

L'ÉDITION FRANÇAISE

OLIVIER GALLMEISTER a créé en février une maison d'édition qui porte son nom, consacrée aux écrivains de nature. Les deux premiers livres, *Vingt-Cinq ans de solitude*, de John Haines, le récit d'un trappeur en Alaska, et *Le Gang de la clef à molette*, d'Edward Abbey (voir page 10) ont paru le 5 janvier. « *Les "nature writing" sont un genre reconnu aux Etats-Unis, mais quasi inexistant en France* », note cet ancien financier de Hachette distribution service (HDS), âgé de 35 ans, qui s'est lancé seul dans l'aventure, mais qui a reçu le soutien de Gallimard pour sa diffusion et sa distribution. M. Gallmeister entend publier six livres en 2006. Son ambition serait de « *réussir le même pari que Michel Le Bris, avec les écrivains voyageurs, il y a vingt ans* », explique-t-il. (Éditions Gallmeister, 30, rue de Fleurus, 75006 Paris. www.gallmeister.fr)

THIERRY PECH, 37 ANS, secrétaire général de la République des idées, le cercle de réflexion créé en 2002 sous la houlette de Pierre Rosanvallon et dont près d'une trentaine d'ouvrages ont été coédités par Le Seuil, a été recruté depuis le 1^{er} janvier comme éditeur au Seuil au sein du département des sciences humaines dirigé par Monique Labruno. Il lancera une collection en septembre et publie, le 1^{er} février, *Made in Monde*, un essai de la professeur de sciences politiques américaine Suzanne Berger, dont il avait publié le précédent ouvrage, *Notre Première mondialisation* dans la collection de la « République des idées ».

LES ÉDITEURS ET LIBRAIRES RELIGIEUX relancent le « Février du livre religieux », à l'instar du Mai du livre d'art. Associant une quinzaine d'éditeurs et une centaine de libraires, cette initiative vise à rappeler qu'alors que « *l'opinion est accaparée par des actes violents, commis au nom de "Dieu"* » les livres religieux sont « *très divers et nombreux* » et qu'ils traitent des questions les plus actuelles ou de spiritualité. Menée il y a cinq ans, une première opération de ce genre avait connu un vif succès.

ANNE DE LACRETELLE a créé le prix Sévigné en 1996, à l'occasion du tricentenaire de la mort de Madame de Sévigné. Depuis lors, cette récompense (dotée de 1 500 €) distingue chaque année « *une correspondance inédite ou une réédition augmentée d'inédits apportant une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires* ». Au palmarès, qui a vu récompensées notamment les correspondances de Stéphane Mallarmé et Méry Laurent (1996), Dostoïevski (1999), Erik Satie (2001) ou encore celle d'Octave

Mirbeau (2003), s'est ajoutée cette année la correspondance de Victor Segalen, établie par Henry Bouillier, Annie Joly-Segalen, Dominique Lelong et Philippe Postel (Fayard). A l'occasion de ce dixième anniversaire, les quatre lauréats seront les invités du Festival de la correspondance de Grignan (6 au 10 juillet), qui s'est associé à ce prix, dont le jury a vu le départ de Jean-Paul Caracalla et l'arrivée de Charles Dantzig.

LA MAISON D'ÉDITION H & O spécialisée dans la littérature gay lance « H & O Poche », avec l'ambition de rééditer des textes à travers lesquels la sensualité homosexuelle s'est affirmée. « *C'est une collection de classiques qui comptent pour leurs qualités littéraires et pour leur rôle dans le processus de visibilité des gays* », explique Olivier Delorme, auteur chez H & O, qui a participé au choix des textes et préface *Parce que c'était lui*, de Roger Stéphane. Autres titres disponibles, *Le Petit Galopin de nos corps*, d'Yves Navarre et *Ma moitié d'orange*, de Jean-Louis Bory. Chaque texte est précédé d'une préface inédite. « H & O Poche » accueillera prochainement des essais, dont *Les Hommes au triangle rose* de Heinz Heger.

DES EXTRAITS D'« ARTAMÈNE OU LE GRAND CYRUS » de Madeleine et Georges de Scudéry sont publiés pour la première fois en poche (GF-Flammarion) dans un volume de 630 pages (10,60 €). Une édition « interactive », puisque l'intégralité de cette fresque baroque, publiée en 10 volumes au XVII^e siècle et jamais rééditée depuis, a été mise en ligne simultanément sur www.artamene.org par les préfaciers de l'ouvrage. Claude Bourqui et Alexandre Gefen souhaitaient rendre au « *plus long roman français* » sa place dans le paysage littéraire. Héritage de la tradition orale des salons de l'époque, l'ouvrage était tombé en désaffection après avoir connu un grand succès, la lecture linéaire d'une telle somme étant devenue difficile. La version Internet permet une lecture plus interactive, grâce à des résumés et à une version du texte en images.

CHARLES DOBZYNSKI A REÇU, mardi 10 janvier, la bourse Goncourt-Adrien Bertrand de poésie, dotée de 6 000 euros pour l'ensemble de son œuvre. Né en 1929 à Varsovie, Charles Dobzynski est l'auteur d'une quarantaine de volumes de poésie, dont *L'Opéra de l'espace* (Gallimard, 1963), *La vie est un orchestre* Belfond, (1991, prix Max-Jacob) et *Les choses n'en font qu'à leur tête* (Cadex, 1998). Il est aussi l'auteur de romans, de nouvelles et de traductions.

AGENDA

LE 13 JANVIER.

VORPSI. A Paris, la librairie Les Cahiers de Colette accueille Ornella Vorpsi, qui s'entretiendra sur son dernier livre, *Mangez du cacao Van Houten !* (Actes Sud) (à 18 heures, 23/25, rue Rambuteau, 75004 ; rens. : 01-42-72-95-06).

LE 15 JANVIER.

GARY. A Paris, le Musée d'art et d'histoire du judaïsme reçoit Paul Audi et Georges Kiejman pour une réflexion autour de l'œuvre de Romain Gary, accompagnée d'une lecture de textes par Nicolas Pignon (à 16 heures, 71, rue du Temple, 75003 ; rens. : 01-53-01-86-48 ou reservation@mahj.org).

DU 17 AU 21 JANVIER.

BOTT. A Caen, François Bott sera l'invité des Rencontres pour lire, où Cendres Delort et Roland Peyron donneront une lecture des *Étés de la vie* (Gallimard), sur une musique de Philippe Jouan, montage et conception de François de Cornière (à 20 h 30, excepté le 21 à 17 heures ; au Puzzle, 28, rue de Bretagne, 14000 ; entrée 3 €, rens. : 02-31-38-28-28).

LE 18 JANVIER.

COMPÈRE. A Paris, au Centre Wallonie-Bruxelles, soirée consacrée à Gaston Compère, avec projection du film *Polders, les noces de la terre, de l'eau et du ciel*, inspiré du livre de l'auteur et réalisé par Claudio

Serughetti, suivie d'un entretien entre l'écrivain et ses éditeurs David Giannoni et Pierre Belfond (à 19 heures, 46, rue Quincampoix, 75004 ; rens. : 01-53-01-96-96).

LE 18 JANVIER.

MOZART. A Paris, pour la parution du livre *Sept écrivains pour Mozart*, la Maison des écrivains, les Éditions Laurence Teper et la librairie Tschann organisent une soirée-concert avec Bernard Banoun, Jean-François Boukobza, Christine Lecerf, Jean-Yves Masson, Claude Mouchard, Pierre Pachet et le trio Epsilon (à 19 h 30, 53, rue de Verneuil, 75007 ; réservation : 01-49-54-68-87).

DU 18 AU 21 JANVIER.

CLIMAT. A Paris, colloque « Climat, orages, tempêtes. Nature et passions », organisé par Edouard Bonnefous, Jacques Berchtold, Emmanuel Le Roy Ladurie et Jean-Paul Sermain (le 18 à 13 h 30 et le 21 à 9 h 15, à la Sorbonne, salle Bourjac ; le 19 à 9 h 30, à la Fondation Singer-Polignac ; le 20 à 9 heures, au Centre Censier de Paris-III, salle Las Vergnas).

DU 19 AU 29 JANVIER.

POLAR. A Saint-Quentin-en-Yvelines (78), la 11^e édition du festival de polar aura pour thème « La ville », avec 120 manifestations dans 80 lieux. Bilbao, Madrid, Londres, Rome et Paris y seront évoqués au travers du polar (rens. : 01-30-16-08-60 ou www.polar.agglo-sqy.fr).

Albert Cossery

« Si je n'ai rien à dire, alors je n'écris pas »

Rencontre avec un écrivain aux mots rares, venu du Caire en 1945 pour continuer à n'écrire qu'en français, et que la Société des gens de lettres a couronné le 1^{er} décembre pour l'ensemble de son œuvre

Il l'a dit souvent et il le répète encore : « La vie est belle ! » Ce n'est pas une posture, ni la litanie optimiste d'une forme de méthode Coué pour s'arracher au temps qui passe. Non. C'est une vraie profession de foi et c'est étonnant de voir ce monsieur de 92 ans s'enflammer tandis qu'agitant les bras, il bat des deux poings sur une table imaginaire. « La vie est belle. Oui, oui... »

Nous sommes presque joue contre joue au plus près de ce qu'il murmure. Il faut être attentif. Si attentif. Il y a quelques années, une opération du larynx lui a rentré ses mots tout au fond de la gorge. Reste un souffle. Une vocalise intérieure qu'il faut saisir au vol. Parler l'agace. Mais aujourd'hui, Albert Cossery est patient. Il vous guide. Marquant la pause en vous attrapant la main. Il maîtrise dans la vapeur des syllabes ce qu'il donne à entendre. « Je suis vivant. C'est l'essentiel. » « Et puis, ajoute-t-il, je déteste le bruit. » Au point de dire qu'il n'aime pas la musique et de ne pas mettre le son quand il regarde la télé. « Tsst, tsst, fait-il. Pour ces parlotes... »

Pas de passage, pas d'allées et venues dans le petit salon de La Louisiane, son hôtel de la rue de Seine dans le quartier de Saint-Germain-des-Près. Moquette marron des années 1970. Quelques prospectus touristiques sur un présentoir. Rien de luxueux ni de tape-à-l'œil. Il y a pris une chambre en 1945 et il y est resté. C'est tout. « J'avais signé un contrat avec l'éditeur Edmond Charlot pour Les Hommes oubliés de Dieu, un livre qui était déjà paru en Égypte en 1941. Je suis arrivé à Paris. Je m'y suis installé. » Son deuxième séjour. Et le bon...

Grand adolescent, il était déjà venu dans la capitale. Pour y faire des études. « Je n'ai rien étudié du tout, dit-il. D'ailleurs, on n'a pas besoin de faire d'études pour écrire. » Il est né en 1913 au Caire dans une famille dont les revenus venaient d'une petite rente agricole. « Ma mère ne parlait que l'arabe. Elle était illettrée. Mon père lisait juste le journal. » Mais depuis qu'il est tout petit garçon, Albert Cossery sait qu'il sera écrivain. Une vocation ou plutôt un destin. Il a juste 10 ans quand il griffonne ses premières pages. En français. « C'était la langue des livres. » Il est élève chez les Frères des Ecoles chrétiennes, découvre les auteurs classiques et entre en littérature comme on entre en religion. « La seule chose que je prenne au sérieux, c'est l'écriture ». Il n'est en effet pas parti pour une vie d'ascèse. « Je me suis vraiment bien amusé », dit-il tout en malice. Dans le Saint-Germain de l'après-guerre, le jeune Égyptien côtoie Henry Miller, Albert Camus ou Giacometti. « Et des artistes du monde entier ». On sort en bande. On fait des virées. « Nous allions à La Rose rouge, rue de Rennes. C'est là que j'ai rencontré Boris Vian. Nous aimions la vie. Les belles femmes. » Un mode d'existence léger. Une manière de profiter de chaque instant. Son territoire se cantonne à quelques rues. Quelques lieux. Une minuscule géographie urbaine dont le point le plus extrême est le jardin du Luxembourg. Café de Flore. Brasserie Lipp. « C'est Edmond Charlot qui m'y a invité la première fois. »

Albert Cossery vit dans son rêve. Il l'habite. Il en a fait sa réalité. « Au Caire, en lisant Balzac, je voulais déjà vivre à Paris. » L'Égypte de ses années de jeunesse, il l'a embarquée avec lui, intacte. « Je me souviens de tout. » En huit livres, il va donner la parole à tous ceux qu'il a rencontrés là-bas. Des sans-le-sou, bricoleurs du quotidien, combinards, mendiants ou vagabonds, des assassins, des mystiques, des lettrés en rupture de ban, des fous, des prostituées et d'homériques dor-

meurs. « Je les connais, explique-t-il. Je les ai vus. J'ai parlé avec eux. »

De jour comme de nuit, Cossery arpente les quartiers pauvres du Caire. Il a été le témoin des petits et des très grands drames d'une société des marges, obsédée par sa simple survie. « La misère me révoltait », poursuit-il. Dans *Les Hommes oubliés de Dieu*, recueil de cinq nouvelles, son premier livre publié, le gendarme Gohloche (« Il y avait dans son regard une bêtise qui tuait ») se vante auprès de Chaktour le ferblantier d'avoir maté la rébellion d'une bande de pauvres diables. « Il avait, la veille au soir, livré bataille à une escouade de balayeurs de rues qui réclamaient simplement de ne pas mourir de faim. Son intervention dans cette affaire avait été jugée en haut lieu comme méritant tous les éloges. N'avait-il pas, à lui seul, assommé à coups de matraque un nombre respectable de ces invertis de balayeurs ? »

Albert Cossery n'aime pas l'ordre établi, l'autorité, le pouvoir. « Je déteste les nantis. » Ceux par qui la corruption arrive. Une prise de conscience précoce qui l'a amené à un complet détachement des biens matériels. « Je ne possède rien, dit-il. Je suis libre. » L'argent dont il a eu besoin, il l'a trouvé grâce à ses amis et à ses livres. « Pas besoin de plus. Quand on a de quoi vivre, on ne travaille pas. » Ne pas travailler, ne pas chercher la richesse, ne pas sacrifier au gain, c'est simplement ne pas participer à la folie ambiante. A la frénésie. Au monde de la falsification et du mensonge. Et Cossery franchit une étape.

Dans *Les Fainéants de la vallée fertile*, l'obsession permanente des habitants d'une maison est de dormir. Une torpeur calmante. Une manière de se retrancher aussi. De fuir l'insupportable. Quand le cadet, Serag, décide malgré tout de chercher du travail, la narration bascule dans un absurde grinçant.

Cossery et ses femmes

« On aimerait que les écrivains ressemblent à leurs livres. C'est rarement vrai. Albert m'a réconciliée avec cette idée. » Pour *Jeune Afrique*, au début des années 1980, Joëlle Losfeld fait une interview de Cossery. Un moment rare. Presque une reconnaissance de famille. L'écrivain est tombé dans l'oubli. En 1986, lorsqu'elle reprend *Le Terrain vague*, la maison d'édition de son père, seuls deux titres sont disponibles. L'auteur vient d'en récupérer les droits. « J'ai voulu le rééditer, dit-elle. Nous nous sommes retrouvés au Flore et sommes tombés d'accord en trois minutes. » Depuis, Joëlle Losfeld a créé sa propre maison et publié toute son œuvre.

Sophie Leys, elle, l'a rencontré il y a cinq ans. Photographe, elle demande un jour à ce monsieur s'il accepterait un portrait. La scène se passe aussi au Flore. La relation dure. La voilà bientôt partie sur ses traces en Égypte. Elle en rapporte des clichés qui deviendront un petit album publié chez... Joëlle Losfeld. Cossery lui livre une idée pour un court-métrage, puis se laisse filmer dans un documentaire qui doit être projeté à l'Institut du monde arabe en mars. « J'ai avec lui une relation très filiale. On se voit plusieurs fois par semaine. » Cossery confiait à Michel Mitrani : « Je vais vous faire un aveu : j'aurais aimé avoir des filles. »



Albert Cossery en janvier 2006. OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

« Depuis qu'il avait appris par Rafik que dans certains pays des hommes se levaient à 4 heures du matin pour aller travailler dans les mines, Serag avait essayé d'en faire autant. Il avait découvert dans une armoire un réveil-matin hors d'usage, et l'avait réparé avec l'intention de s'en servir. (...) Le premier jour, la sonnerie du réveil faillit provoquer un esclandre (...). Serag n'était pas habitué à cette rupture violente du sommeil ; il avait laissé le réveil sonner interminablement. Il se croyait en plein cauchemar. Ce jour-là, il se sentit des aptitudes pour une activité étonnante. Mais quelques instants plus tard, ne sachant que faire, il se rendormit. »

Eloge de la paresse

« Je me suis un peu inspiré de ma famille. Mon père ne travaillait pas, ouvrait l'œil à midi. Moi-même, sauf pour l'école, je ne me suis jamais levé aux aurores... » Il faut dire qu'il s'est bien longtemps couché tard. Trois pas de côté. C'est l'éloge de la paresse « de ceux qui ont réfléchi sur le monde ». Pour Cossery, c'est l'arme absolue. « Quand on arrive à rire de ce qui vous arrive, personne ne peut rien contre vous. En Égypte, on sait se moquer de tout. » Cette Égypte réelle, sans cesse réinventée est son creuset littéraire. Il n'y est plus retourné depuis pas mal d'années, mais elle reste première et essentielle. « Je suis un écrivain égyptien qui écrit en français. » Écrivain, pas romancier. « Je ne raconte pas des histoires, je dis la vérité. »

De quoi le rendre prophétique. *Une ambition dans le désert* (Gallimard, 1984) annonce clairement la guerre du Golfe. *Les Couleurs de l'infamie*, son dernier roman (1999), entraîne jusqu'au bout de la logique des affairistes et des spéculateurs. Et si les personnages de Cossery parlent pour lui, ils préfigurent une humanité allant, de soubresaut en soubresaut, jusqu'à la catastrophe. Tout cela est écrit sans effet, dans une ciselure demandant l'absolue maîtrise du moindre mot.

Car Cossery, « le paresseux », choisit ses adjectifs, polit ses phrases à l'extrême, restant le Bic en suspens, jusqu'à ce qu'elles soient parfaites, et de rythme et de sens. « J'y retourne vingt fois, dit-il. Il faut prendre le temps. Si je n'ai rien à dire, alors je n'écris pas. » Attendre. Reprendre. Refaire ou pas. « Je peux rester trois mois sans une ligne. » Les intervalles libres sont alors envahis d'une oisiveté profonde, réfléchie. « Une façon de remettre doucement les choses en place. » Prendre l'air. Regarder les gens. Se laisser envahir. En poète. Le terme le fait tiquer. En 1931, il a pourtant publié un recueil : *Les Morsures*. Michel Mitrani dans sa *Conversation avec Albert Cossery* (éd. Joëlle Losfeld, 1995) en cite juste deux vers. « Je suis seul comme un cadavre joli/Le premier jour du tombeau. » Quasi impossible de retrouver ce texte. Il en existerait au moins un exemplaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris. « Ça n'a pas d'intérêt. Je m'inspire de Baudelaire. C'était pour épater les filles. »

Il a gardé en tout cas sa sensibilité de jeune homme. Une capacité à s'émouvoir et se mettre en colère qu'on retrouve dans chacun de ses livres. Un soin de lui aussi qui a fait dire à certains qu'il était un dandy. « Je suis bien habillé, voilà tout. C'est une question de respect. » Veste marron. Chemise oxford.

« Albert Cossery vit dans son rêve. Il l'habite. Il en a fait sa réalité. "Au Caire, en lisant Balzac, je voulais déjà vivre à Paris." L'Égypte de son enfance et des premières années de sa jeunesse, il l'a embarquée avec lui, intacte »

Pull et pochette assortie. Il tire sur ses manches, rajuste sa cravate. « Mon père, lui, était habillé comme un prince. » Révérence au passé. Au temps d'avant que le monde s'emballé et se déforme. Cossery n'aime pas trop l'époque. Il ne lit pas les auteurs contemporains. « C'est n'importe quoi ! » Il n'écrit plus non plus. « L'arthrose... »

Mais il continue à remplir des carnets. Joëlle Losfeld, qui a fait réparaître chacun de ses livres, vient de les rassembler en deux tomes. Après le prix de la Francophonie de l'Académie en 1990 et le prix Méditerranée en 2000, la Société des gens de lettres vient de lui décerner, le 1^{er} décembre, le grand prix Poncetton pour l'ensemble de son œuvre. « Il était temps », dit-il narquois. Cossery a en horreur les mots « gagner » ou « réussir ». Il n'a pourtant vraiment pas raté toutes ces années. Il en convient en haussant les épaules. Sophie Leys, la photographe qu'il a rencontrée au hasard d'un portrait et qui vient de réaliser un court-métrage sur lui, vient le chercher. Les yeux du vieil écrivain s'éclairent à l'arrivée de la jeune femme. « On y va ? » On voit bien qu'il le pense : elle peut être belle la vie...

XAVIER HOUSSIN

Œuvres complètes d'Albert Cossery. Ed. Joëlle Losfeld. Tome I : Mendiants et orgueilleux. Les Hommes oubliés de Dieu. La Maison de la mort certaine. Un Complot de saltimbanques. Tome II : Les Fainéants de la vallée fertile. La Violence et la dérision. Une ambition dans le désert. Les Couleurs de l'infamie. 608 p. et 624 p., 22,50 € chacun. Conversation avec Albert Cossery de Michel Mitrani. Ed. Joëlle Losfeld. 118 p., 11,50 €. L'Égypte d'Albert Cossery. Photographies de Sophie Leys. Ed. Joëlle Losfeld. 70 p., 15 €. Une vie dans la journée d'Albert Cossery. Un film de Sophie Leys produit par le GREC (15 min en couleurs).